

# Les enquêtes de Maximime et Vincent

6 - d'autres banales affaires



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.  
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance  
avec des faits réels ou ayant existé n'est  
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,  
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte  
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de  
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale  
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : pixabay.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

août - septembre 2015  
septembre 2019

## *Introduction*

*Il est de coutume de dire que lorsque l'on joue, on perd... dans le sens où parfois, jouer à la roulette peut être fatal. Dans un même sens, on peut se laisser berner par de belles paroles prometteuses.*

*Méfiez-vous des gens qui vous promettent monts et merveilles sans pour autant vous donner les preuves. Ces gens sont souvent des malhonnêtes très adroits qui vont vous couvrir de leurs belles paroles pour vous endormir et pomper toutes vos ressources.*

*Elles savent si bien y faire que n'importe qui peut se laisser avoir tant leur entourage est ainsi coopératif, eux aussi sans le vouloir. Il est alors parfois difficile de s'en défaire, car une fois encore, leurs manières et leur amitié sont telles que tout cela paraît bien anodin, très ordinaire.*

*Au moins, avec Raoul, on sait à quoi s'en tenir. Dominic vous le confirmera surement.*

*Qu'en pense-t-on à Berne ?*

## Chapitre 1 : l'écharpe rouge

Il y a des jours où il vaut mieux ne pas se poser trop de questions quand on voit des choses étranges. Ce matin-là, en sortant de chez lui au bas du Faubourg des Capucins, à l'heure ordinaire où il se rend au poste de police cantonal, l'inspecteur principal Brossard remarque un individu qui marchait devant lui le long de la rue du 23 juin.

Son manège était bien curieux. Voyez donc ça... tous les 50 ou 60 pas, il se baissait pour renouer ses lacets, pour ramasser sa canne, ou pour tout autre motif. Cet homme est pauvrement vêtu, coiffé d'un chapeau de paille, bien que l'on soit en novembre.

Chaque fois, il sortait de sa poche et déposait furtivement sur le bord même du trottoir, un morceau de peau d'orange. Simple manie, sans doute, d' divertissement puéril auquel personne n'aurait prêté attention, mais Brossard était un observateur perspicace que rien ne laisse indifférent, et qui n'est satisfait que lorsqu'il comprend la raison des choses. Il se décide donc à suivre l'individu. Celui-ci tourne à droite par une petite rue qui passe devant une église et qui mène sur le Grinoux. Le bal continue jusqu'à la rue des Moulins.

Là, il repart à gauche en restant sur le côté droit de la route. L'inspecteur surprend plus loin l'homme qui échangeait des signes avec un gamin d'une douzaine d'années, lequel gamin longeait les maisons sur le côté gauche de la route. Plus loin, l'individu se baisse et relève le bas de son pantalon. Une pelure d'orange marque son passage.

À cet instant même, le gamin s'arrête, et avec une craie, trace sur la maison qu'il côtoyait, une croix blanche, entourée d'un cercle. Les deux personnages continuent leur promenade le long de la rue des Moulins jusqu'au rondpoint.

Une minute après, nouvelle halte. L'inconnu ramasse une épingle et laisse tomber une peau d'orange devant les services administratifs de la ville, et aussitôt le gamin dessine sur le mur une croix également dans un cercle blanc. Voilà de quoi s'inquiéter !

Les deux "clients" remontent ainsi la rue de la Place de la Foire sans qu'il se produise un autre fait digne d'être retenu. À intervalles presque réguliers, la double opération recommençait, pour ainsi dire mécaniquement.

Il était cependant visible d'une part que l'homme aux pelures d'orange n'accomplissait sa besogne qu'après avoir choisi la maison qu'il fallait marquer; et d'autre part, que le gamin ne marquait cette maison qu'après avoir observé le signal de son compagnon.

Cela présentait un intérêt considérable aux yeux de l'inspecteur principal. À un moment, l'homme hésite.

Il traverse la route pour s'engager sur la rue de l'Hôpital. Puis, semblant se décider devant un joli jardin, il se relève et rabat deux fois le bas de son pantalon. Alors, le gamin s'assied sur le bord du trottoir, au pied d'une grande bâtisse. Il marque la pierre de deux petites croix dans deux cercles. Plus loin, devant une fontaine, même cérémonie. Seulement, sur le trottoir où cheminait le fonctionnaire, il y avait trois signes au lieu de deux... et il se demandait ce que cela voulait dire. Brossard était pâle d'émotion, et malgré lui, il se demandait à quel fou il avait à faire là, en pareille circonstance mystérieuse.

D'ailleurs, l'homme aux peaux d'orange avait allumé une cigarette, et le gainin qui avait également un bout de cigarette s'était approché de lui dans le but apparent de lui demander du feu. Ils échangeaient quelques paroles. Rapidement, le gainin tendit à son compagnon un objet qui avait, du moins l'inspecteur l'a cru, la forme d'un revolver dans sa gaine. Ils se penchaient ensemble sur cet objet, et six fois, l'homme, tourné vers le mur, porte la main à sa poche et fait un geste comme s'il avait chargé une arme.

Dès ce travail achevé, ils ont repris leur marche sur la rue de l'Hôpital à droite de la route. À demi rassuré, l'inspecteur qui les suivait d'aussi près que possible, au risque d'éveiller leur attention, les voit s'arrêter à la hauteur d'une autre fontaine et pénétrer dans une vieille maison dont tous les volets étaient clos, sauf ceux du troisième et dernier étage.

Question piège: du point de départ, si l'on dessine le parcours sur le plan de la ville, qu'obtient-on ?

Essayez, c'est rigolo !

PS: nous sommes à Delémont.

Brossard s'élançait derrière eux. À l'extrémité de la porte-cochère, il voit au fond d'une grande cour l'enseigne d'un peintre en bâtiment et sur la gauche, la cage d'un escalier. Il monte, et dès le premier étage, sa hâte était d'autant plus grande qu'il entendait, tout en haut, un vacarme, comme des coups que l'on frappe. Quand il arrive au dernier palier, la porte était ouverte. Il entre, prête l'oreille une seconde, perçoit le bruit d'une lutte. Il court jusqu'à la chambre d'où ce bruit semblait venir, et reste sur le seuil fort essoufflé et très surpris de voir l'homme aux peaux d'orange avec le gainin qui tapaient le parquet avec des chaises.

À ce moment, un troisième personnage sort d'une pièce voisine. C'était un jeune homme qui portait des lunettes, un veston fourré, et qui avait l'air d'un étranger, d'un Russe. L'homme et le gamin avaient alors cessé leur vacarime. Brossard est surpris, et il les salue tous.

Et s'adressant aux compagnons, le jeune leur dit...

...: Je vous remercie, mes amis, et mes compliments pour le résultat obtenu. Voici votre récompense...

...

Il leur donne un billet de cent francs, puis il les pousse dehors, et referme la porte derrière lui. Il se retourne alors, fait un pas et dit au policier...

...: Je te demande pardon, mon vieux, j'avais besoin de te parler..., un besoin urgent...

...

Il lui présente sa main, et comme l'inspecteur restait abasourdi, la figure emplie de colère...

...: Tu ne sembles pas comprendre... C'est pourtant clair... J'avais un besoin urgent de te voir... Mais non, mon vieux, tu te trompes. Si je t'avais écrit ou téléphoné, tu ne serais pas venu..., ou bien tu serais venu avec un régiment. Or je voulais te voir tout seul, et j'ai pensé qu'il n'y avait qu'à envoyer ces deux braves avec ordre de semer des peaux d'orange, de dessiner des croix et des cercles... de te tracer un chemin jusqu'ici... Eh bien, tu as l'air ahuri. Qu'y a-t-il ? Tu ne me reconnais peut-être pas ? Stéphane Dafflon... ce nom te dit quelque chose ?

B: Animal...

...

Stéfane semblait désolé, et d'un ton affectueux...

S: Tu es fâché ?, si !, je vois ça à tes yeux...  
 tu as encore l'affaire Grivel en travers de la gorge.  
 Aurais-je dû attendre que tu viennes m'arrêter ?  
 Saperlipopette, l'idée ne m'en est pas venue !  
 Je te jure bien qu'une autre fois...

B: Canaille...

S: Et moi qui croyais te faire plaisir ! Ma foi oui,  
 je me suis dit: "Ce bon Brossard, il y a longtemps  
 qu'on ne s'est vus. Il va me sauter au cou"...

B: Loin de moi cette idée...

S: Et pourtant !?

B: L'affaire Grivel... oui, mais je ne me souviens pas  
 d'avoir écrit ton nom dans les rapports...

S: Oh... Madame Grivel a cité Pierre Lafontaine...

B: Lafontaine... ah, oui... c'est ça...

S: C'était moi...

B: Oh bon sang !

S: Du calme !, voyons !, t'y es pour rien !

...

Brossard, qui n'avait pas encore bougé, paraît sortir de ses gonds, il regardait autour de lui. Stéfane aussi, et il se demandait visiblement s'il n'allait pas, en effet, lui sauter au cou. Puis, se dominant, Brossard empoigne une chaise et s'installe, comme s'il avait pris le parti d'écouter son adversaire...

B: Parle, et pas de balivernes, je suis pressé...

...



S: C'est ça, causons. Impossible de rêver un endroit plus tranquille. J'ai loué l'étage. J'ai quelques logements analogues, fort pratiques. Ici, malgré mon apparence de gens russe, je suis Jean Dubied, ancien préfet... vois-tu, j'ai choisi une profession un peu encombrée pour ne pas attirer l'attention...

B: Que veux-tu que ça me fiche ?

D (S): En effet, je bararde et tu es pressé. Excuse-moi, ce ne sera pas long... 5 minutes... Je commence...  
Un cigare ? Non, parfait, moi non plus...

...

Il s'assied également, joue du piano sur la table tout en réfléchissant puis s'exprime ainsi...

S: Est-ce que le nom de Roger Caze de Berzieux, gentleman cambrioleur, à la tête de " la bande du Marquis " évoque quelque chose pour toi ? Non, tu ne dois pas être féru en histoire, et je risque de te brouiller les idées... Rien n'avoir avec ce qui nous intéresse... Excuse-moi encore... Il te suffit de savoir que cette veille au soir, on a lancé du haut du pont Maltière une chose qui était visiblement destinée aux profondeurs de la Sorne. Eh bien, tiens-toi bien, les voici...

...

Stéfane les présente sur la table. Il y avait d'abord les bribes déchirées d'un numéro de journal. Ensuite, un gros encrier au couvercle duquel était attaché un long bout de ficelle. Il y avait un petit éclat de verre, puis une sorte de carton flexible, réduit en chiffon.

Il y avait enfin un morceau de soie rouge écarlate, terminé par une boule de même étoffe...

S: Tu vois nos pièces à conviction, mon bon ami...

Certes, le problème à résoudre serait plus facile si nous avions les autres objets que la stupidité du chien a dispersés, mais il me semble cependant qu'on peut s'en tirer avec un peu de réflexion et d'intelligence. Ce sont là précisément tes qualités maitresses. Qu'en dis-tu ?

B: Rien, pour le moment...

...

Brossard ne bronchait pas. Il consentait à subir les bavardages de Stéphane Dafflon, mais sa dignité lui commandait de ne pas y répondre.

Stéphane poursuit...

S: Je vois que nous sommes entièrement du même avis, et je résume ainsi l'affaire en une phrase...

L'autre soir, entre 21 heures et minuit, une demoiselle d'allures excentriques a été blessée à coups de couteau, puis serrée à la gorge jusqu'à ce que mort s'ensuive...

C'était un monsieur bien habillé, avec des lunettes, appartenant au monde des courses, et avec lequel ladite demoiselle venait de manger trois meringues et un éclair au café... Hé !, ça t'en bouche un coin, inspecteur !?

...

Stéfane saisit la manche de Brossard... et reprend,  
en désignant les objets au fur et à mesure...

S: Ainsi donc: 21 heures, car ce fragment de journal porte la mention "du soir à 21 heures... ". Un monsieur bien habillé, car note ce petit éclat de verre sur le bord, donc une lunette médicale; il est entré dans une pâtisserie, car c'est le carton mince d'une boîte à meringues, où l'on voit encore de la crème. Le monsieur rejoint une jeune personne dont cette écharpe de soie rouge écarlate indique suffisamment les allures excentriques. Il la frappe d'abord à coups de couteau, puis l'étrangle à l'aide de cette écharpe de soie; prends ta loupe, et tu verras sur la soie, des marques d'un rouge plus foncé... Ce sont les marques d'un couteau que l'on essuie, et là, celles d'une main sanglante qui se cramponne à une étoffe. Son crime commis, et afin de ne laisser aucune trace derrière lui, il sort de sa poche: le journal auquel il est abonné, et c'est la page des courses; une corde qui se trouve être une corde à fouet, donc il s'occupe lui-même de cheval... Ensuite, il recueille les débris de ses lunettes. Il coupe avec des ciseaux, oui, examine les hachures, il coupe la partie maculée de l'écharpe, laissant l'autre sans doute aux mains crispées de la victime. Il fait une boule avec le carton de pâtisserie. Il dépose aussi certains objets dénonciateurs qui depuis ont dû filer dans la Birse, comme le couteau. Il enveloppe le tout avec un journal, ficelle et attache, pour faire poids, cet encrier. Puis il décampé. Et voilà. Ouf !, j'en ai chaud. Que dis-tu de l'aventure ?

...

Stéfane observait Brossard pour se rendre compte de l'effet que son discours avait produit sur l'inspecteur qui ne se départit pas de son mutisme. Stéfane se mit à rire...

S: Au fond, tu es estomaqué, et tu te méfies...

" Pourquoi ce diable de Stéfane Dafflon me passe-t-il cette affaire, au lieu de la garder pour lui, de courir après l'assassin, et de le dépouiller, s'il y a eu vol ? "

Évidemment, la question est logique. Il y a un mais: je n'ai pas le temps... À l'heure actuelle, je suis débordé de besogne. Un cambriolage à Berne, un autre à Lausanne, une substitution d'enfant à Genève, le sauvetage d'une jeune fille autour de qui rôde la mort, tout me tombe à la fois sur les bras.

Alors, je me suis dit: " Si je passais l'affaire à ce bon Brossard ? Maintenant qu'elle est à moitié débrouillée, il est bien capable de réussir. Et quel service je lui rends !, comme il va pouvoir se distinguer ! "

Aussitôt dit, aussitôt fait. À 8 heures du matin, j'expédiais à ta rencontre le type aux peaux d'orange. Tu mordais à l'hameçon, et, à 9 heures, tu arrivais ici, tout frais...

...

Stéfane s'est levé. Il se baisse un peu vers l'inspecteur et lui dit, les yeux dans les yeux...

S: L'histoire est finie. Tantôt, tu connaîtras probablement la victime..., une danseuse de ballet, ou de café-concert. D'autre part, il y a des chances pour que le coupable habite aux environs du pont, et plutôt sur la rive gauche... Enfin, je te fais cadeau de toutes les pièces à conviction. Je ne garde que ce bout d'écharpe.

...

S: Si tu as besoin de reconstituer l'écharpe tout entière, apporte-moi l'autre bout, celui que la justice recueillera au cou de la victime... Apporte-le-moi ici dans une semaine, jour pour jour. Tu peux aller de l'avant. Ah !, encore un détail qui a son importance. Quand tu arrêteras le type, fais attention; il est gaucher. Adieu, et bonne chance !

...

Stéfane fait une pirouette, gagne la porte, l'ouvre et disparaît avant même que Brossard ne songe à prendre une décision. D'un bond, l'inspecteur se précipite, mais il constate aussitôt que la poignée de la serrure ne tourne pas. Il lui fallut 10 minutes pour dévisser cette serrure, 10 autres pour dévisser celle du hall. Quand il a dégringolé les trois étages, Brossard n'avait plus le moindre espoir de rejoindre Stéfane.

Stéfane lui inspirait un sentiment bizarre où il y avait de la peur, de la rancune, une admiration involontaire et aussi l'intuition confuse que, malgré tous ses efforts, malgré la persistance de ses recherches, il n'arriverait jamais à bout d'un pareil adversaire.

Il le poursuivait par devoir, mais avec la crainte continuelle d'être dupé par ce redoutable mystificateur, et bafoué devant un public toujours prêt à rire de ses mésaventures. En particulier, l'histoire de cette écharpe rouge lui semblait bien équivoque. Intéressante, certes, par plus d'un côté, mais combien invraisemblable !

Et combien aussi l'explication de Stéphane Dafflon, si logique en apparence...

B: " Non, tout cela, c'est de la blague..., un ramassis de suppositions et d'hypothèses qui ne repose sur rien. Je ne marche pas. "

...

Quand il arrive à la rue du 24 Septembre, il était absolument décidé à tenir l'incident pour nul et non avenu. Il monte à son service, et là, à son bureau, un de ses camarades lui demande s'il a vu le chef, car il le cherchait tout à l'heure. Il lui propose d'aller le voir sur place... au théâtre du Moulin à Courtételles... et quant à la victime: une chanteuse de café-concert. Brossard a été très surpris.

Le temps de se préparer, de prendre un café vite fait, de s'enquérir d'une voiture, c'est 20 minutes après qu'il arrive au théâtre. La victime, connue sous le sobriquet de Jenny Saphir, occupait un modeste appartement situé au second étage.

Conduit par un agent de police, l'inspecteur principal traverse d'abord deux pièces, puis pénètre dans la chambre où se trouvait déjà le chef Dubuis, et un médecin légiste. Au premier coup d'œil, Brossard a aperçu, couché sur un divan, le cadavre d'une jeune femme dont les mains se crispaient à un lambeau de soie rouge !

L'épaule, qui apparaissait hors du corsage échancré, portait la marque de deux blessures autour desquelles le sang s'était figé. La face, convulsée, presque noire, gardait une expression d'épouvante folle.

Le médecin légiste qui venait de terminer son examen rapporte que ses premières conclusions sont très nettes. La victime a d'abord été frappée de deux coups de couteau d'un genre poignard, puis étranglée. La mort par asphyxie est visible.

Brossard se rappelait les paroles de Stéphane Dafflon, son évocation du crime. Le chef Dubuis a ajouté que, cependant, le cou n'offre pas d'ecchymose. Le médecin confirme que la strangulation a pu être pratiquée à l'aide de cette écharpe de soie que la victime portait et dont il reste ce morceau auquel elle s'était cramponnée des deux mains pour se défendre.

Quant à savoir ce qu'est devenu le reste...

De toute évidence, le reste de l'écharpe est maculé de sang, et peut-être, aura-t-il été emporté par l'assassin.

On distingue très bien le découpage hâtif avec des ciseaux. Brossard comprend que Stéphane Dafflon a tout vu sans être là !

Et pour ce qui est du motif du crime, demande le chef...

Rien qu'à voir, les serrures ont été fracturées, les armoires bouleversées. Brossard n'avait qu'une idée en tête...

" où donc était Stéphane Dafflon pour tout voir, et pourquoi était-il là ? "

Vincent Dupertuis: Monsieur...

Brossard: Oui ?

V: Quelle est votre opinion ?

B: Oh...

Dubuis: Eh bien, Brossard... au fait, voici Monsieur Vincent Dupertuis qui nous apporte ses lumières...

V: Voici ma carte...

B: Un enquêteur ?

V: De la police scientifique...

D: Je puis tout au moins avancer une hypothèse qui résulte des déclarations de la bonne. La victime, dont le talent de chanteuse était médiocre, mais que l'on connaissait pour sa beauté, a fait un voyage en Russie d'où elle est revenue avec un magnifique saphir que lui avait donné, paraît-il, un personnage de la cour... Jenny Saphir, comme on appelait la jeune femme depuis ce jour, elle était très fière de ce cadeau, bien que, par prudence, elle ne le portait pas. N'est-il pas à supposer que le vol du saphir est la cause du crime ?

V: Mais la femme de chambre connaissait l'endroit où se trouvait la pierre ?

...

D: Non, personne ne le connaissait. Le désordre de cette pièce tend à prouver que l'assassin l'ignorait également...

V: Nous allons interroger la femme de chambre...

...

Dubuis prend à part l'inspecteur principal...

D: Vous avez l'air tout drôle, qu'y a-t-il ?

Est-ce que vous soupçonnez quelque chose ?

Et c'est quoi, cette arrogance ?

B: Rien du tout, chef...

D: Tant pis, nous avons besoin d'un coup d'éclat.

Voilà plusieurs crimes de ce genre dont l'auteur n'a pu être découvert. Cette fois-ci, il nous faut le coupable, et rapidement...

B: Difficile, chef...

...



D: Il le faut ! Écoutez-moi... D'après la femme de chambre, Jenny Saphir avait une vie très régulière, elle recevait fréquemment, depuis un mois, à son retour du théâtre, c'est-à-dire vers 22h30, un individu qui restait environ jusqu'à minuit... C'est un homme du monde qui prenait toutes les précautions pour ne pas être vu quand il passait devant la loge de la concierge. Jenny Saphir, avant même qu'il n'arrive, éloignait toujours sa femme de chambre... Il s'agit de retrouver cet individu...

B: Il n'a laissé aucune trace ?

D: Aucune. Il est évident que nous sommes en présence d'un gaillard très fort, qui a préparé son crime, et qui l'a exécuté avec toutes les chances possibles d'impunité. Son arrestation nous fera grand honneur. Je compte sur vous !

B: Ah !, vous comptez sur moi, eh bien, on verra..., on verra... Je ne dis pas non...

...

Brossard semblait très nerveux et son agitation frappait le chef Dubuis...

B: Seulement, je vous jure, vous entendez, chef...

D: Vous me jurez quoi ?

B: Rien..., on verra ça, chef, on verra...

...

Ce n'est que dehors, une fois seul, que Brossard achève sa phrase en frappant du pied, et avec l'accent de la colère la plus vive...

B: Seulement, je jure que l'arrestation se fera par mes propres moyens, et sans que j'emploie un seul des renseignements que m'a fournis ce misérable !

...

Pestant contre Stéphane Dafflon, furieux d'être mêlé à cette affaire, et cependant résolu à la débrouiller, il se promène au hasard des rues. Le cerveau tumultueux, il cherchait à mettre un peu d'ordre dans ses idées et à découvrir, parmi les faits épars, un petit détail, inaperçu de tous, non soupçonné de Stéphane Dafflon, qui lui permettrait de le conduire au succès.

Il va manger rapidement à la Croix Blanche, puis il reprend sa promenade, et tout à coup s'arrête, stupéfié, confondu. Il pénètre à la rue de l'Hôpital, dans la maison même où Stéphane Dafflon l'avait attiré quelques heures auparavant. La solution du problème devait être là. D'après lui, là se trouvaient tous les éléments de la vérité. Quoiqu'il fasse, les assertions de Stéphane étaient si exactes, ses calculs si justes, que troublé par une divination prodigieuse, il ne pouvait que reprendre l'oeuvre là où son ennemi l'avait laissée.

Sans plus de résistance, il monte les 3 étages. L'appartement était ouvert. Personne n'avait touché aux pièces à conviction. Il les empoche. Dès lors, il raisonne et il agit pour ainsi dire mécaniquement, sous les impulsions du maître auquel il ne pouvait pas ne pas obéir.

En admettant que l'inconnu habite aux environs du pont de Maltière, il fallait pour découvrir le chemin qui mène au pont, la pâtisserie ouverte le soir. C'était facile. Près de la gare, le Snak-Gare présentait des gâteaux sur son étale dans de petites boîtes en carton identiques en matière et en forme à celle que Brossard possédait. En plus, une des vendeuses se rappelait avoir servi un soir, un monsieur chicos avec des lunettes... Voilà un premier indice contrôlé.

Il réunit ensuite les fragments du journal de courses, et les soumet au marchand de journaux qui reconnaît aisément le Turf illustré. Aussitôt, il téléphone aux bureaux du Turf et demande la liste des abonnés. Sur cette liste, il relève les noms et adresses de tous ceux qui demeuraient à Delémont et plus précisément dans les parages du pont Maltière. Il retourne ensuite à son bureau, recrute six hommes, et il les expédie avec les instructions nécessaires.

À 19 heures, le dernier de ces hommes revient et il lui annonce la bonne nouvelle.

Monsieur Albert Freitag, abonné au Turf, habitait un loft à la ruelle des Écluses. La veille au soir, il sortait de chez lui, vêtu chichement, il avait le journal et il rentrait vers minuit. Ce monsieur Freitag portait des lunettes médicales. Il était un habitué des courses, et lui-même possédait plusieurs chevaux qu'il montait ou mettait en location. L'enquête avait été si rapide, les résultats étaient si conformes aux prédictions de Stéphane Dafflon que Brossard se sentait bouleversé en écoutant le rapport de l'agent. Une fois de plus, il mesurait l'étendue prodigieuse des ressources dont Stéphane Dafflon disposait.

Jamais, au cours de sa vie, il n'avait rencontré une telle clairvoyance, un esprit aussi aigu et aussi prompt.

Il est donc allé trouver son chef Dubuis... qui n'en revenait pas d'une telle efficacité. Brossard éprouvait quelque scrupule, et cependant, il répond que le hasard l'a mis sur une piste...

B: L'assassin a jeté dans la Somme tout ce qui pouvait le compromettre. Une partie du paquet a été recueillie et m'a été remise par un honnête homme qui veut rester anonyme, craignant les représailles, mais j'avais tous les indices nécessaires. La besogne était facile. J'ai réuni toutes les preuves concordantes...

...

Et l'inspecteur raconte comment il avait procédé...

D: Et vous appelez cela un hasard ? Vous dites que la besogne était facile ! Mais c'est une de vos plus belles campagnes. Menez-la jusqu'au bout vous-même, mon cher Brossard, et soyez prudent...

...

Brossard avait hâte d'en finir. Il se rend à la ruelle de l'Écluse avec ses hommes qu'il répartit autour de l'immeuble. La concierge est interrogée, et déclare que son locataire prenait toujours ses repas dehors, mais qu'il revenait régulièrement chez lui après.

De ce fait, un peu avant 21 heures, penchée à sa fenêtre, elle avertit Brossard, qui donne aussitôt un signal. Un monsieur en chapeau enveloppé dans sa veste de fourrure suivait le trottoir de la ruelle de l'Écluse.

Brossard s'avance vers lui... demande s'il est bien Monsieur Freitag, qui confirme. Brossard lui dit être chargé d'une mission. Il n'a pas eu le temps d'achever sa phrase.

À la vue des hommes qui surgissaient de l'ombre, Freitag avait reculé vivement jusqu'au mur, et tout en faisant face à ses adversaires, il se tenait adossé contre la porte de la boutique d'un coiffeur...

Sa main droite brandissait une lourde canne, tandis que sa main gauche, glissée derrière lui, semblait chercher à ouvrir la porte. Brossard a eu la nette impression qu'il pouvait s'enfuir par là...

Mais au moment où il empoignait la canne de Freitag, Brossard se souvint de l'avertissement donné par Stéphane Dafflon: Freitag était gaucher, et c'était son revolver qu'il cherchait de la main gauche. L'inspecteur se baisse rapidement, il avait vu le geste subit de l'individu. Deux détonations retentissent. Personne n'est touché.

Quelques secondes après, Freitag recevait un coup qui le rendait sur-le-champ inoffensif, et à 21h06, on l'écrasait au poste de la rue du 24 Septembre. Brossard jouissait déjà d'une grande réputation. Cette capture opérée si brusquement, et par des moyens très simples que la police se hâtait de divulguer, lui valait une célébrité soudaine. On chargeait aussitôt Freitag de tous les crimes demeurés impunis, et les journaux exaltaient les prouesses de Brossard.

Même à Berne, Vincent et Maximine lui ont écrit un petit mot de félicitations.

Une fois bien identifié, on constatait que Freitag, de son véritable nom Thomas Duroc, avait eu déjà maille à partir avec la justice.

De plus, la perquisition faite chez lui, si elle ne provoquait pas de nouvelles preuves, elle amenait cependant la découverte d'un peloton de corde semblable à la corde employée autour du paquet, la découverte de poignards qui auraient produit une blessure analogue aux blessures de la victime.

Mais le huitième jour, tout changeait. Freitag qui, jusqu'ici, avait refusé de répondre, maintenant qu'il est assisté de son avocat, il oppose un alibi très net: le soir du crime, il était au TOBS à Bienne, le Théâtre Orchestre Bienne-Soleure. De ce fait, on finit par trouver un coupon de fauteuil et un programme de spectacle dans la poche de son smoking, qui tous deux portaient la date de ce soir-là. L'enquêteur a vite pensé que c'était un alibi préparé, et Monsieur Freitag demande à le prouver.

Des confrontations ont eu lieu. La demoiselle de la pâtisserie qui a reconnu le monsieur aux lunettes. Le concierge du théâtre qui a reconnu le monsieur qui rendait visite à Jenny Saphir. Personne n'osait rien affirmer de plus. Ainsi, l'enquête a été remise en question. Le juge a fait venir Brossard et lui confie son embarras...

Juge: Il m'est impossible d'insister davantage, les charges manquent...

V: Cependant, vous êtes convaincu, Monsieur !

Freitag se serait laissé arrêter sans résistance s'il n'avait pas été coupable...

...

J: Il prétend qu'il a cru à une attaque. De même, il prétend qu'il n'a jamais vu Jenny Saphir, et en vérité, nous ne trouvons personne pour le confondre. Et pas d'avantage, en admettant que le saphir ait été volé, nous n'avons pu le trouver chez lui...

V: Ailleurs non plus...

J: Soit, mais ceci n'est pas une charge contre lui. Savez-vous ce qu'il nous faudrait, et avant peu ? L'autre bout de cette écharpe rouge...

V: L'autre bout ?

J: Oui, car il est évident que si l'assassin l'a emporté, c'est que les marques sanglantes de ses doigts sont sur l'étoffe...

...

Brossard ne répond pas. Depuis plusieurs jours, il sentait bien que toute l'aventure tendait vers ce dénouement. Il n'y avait pas d'autre preuve possible. Avec l'écharpe de soie, et avec elle seulement, la culpabilité de Freitag était certaine.

Or, la situation de Brossard exigeait cette culpabilité. Responsable de l'arrestation, illustré par elle, prôné comme l'adversaire le plus redoutable des malfaiteurs, il devenait absolument ridicule si Freitag était relâché. Par malheur, l'unique et indispensable preuve était dans la poche de Stéphane Dafflon. Comment la lui reprendre ?

Brossard cherchait, il refaisait l'enquête, passait des nuits blanches à scruter le mystère du théâtre, reconstituait l'existence de Freitag, mobilisait dix hommes pour découvrir l'invisible saphir. Tout a été inutile. Un jour, le juge interpelle Brossard pour avoir des nouvelles... mais rien de nouveau, et même qu'il dit vouloir abandonner l'affaire.

Il lui faut portant l'autre bout de l'écharpe... et c'est seulement à ce moment-là qu'il tente de la marchandier pour être certain d'avoir, la bonne, et que l'on devrait lui apporter demain. L'affaire avait donc avancé d'un pas, mais pourquoi Brossard voulait-il donc l'abandonner ?

Étonnamment, Brossard partait avec le lambeau de soie...

B: " Crénoin de bon sang, j'irai la chercher, la preuve, et je l'aurai... Si toutefois Stéphane Dafflon ose venir au rendez-vous. "

...

Au fond, il ne doutait pas que Stéphane Dafflon n'ait eu cette audace, et c'était ce qui l'agaçait précisément. Pourquoi voulait-il ce rendez-vous ? Quel but poursuivait-il en l'occurrence ?

Inquiet, la rage au cœur, plein de haine, il résolut de prendre toutes les précautions nécessaires, non seulement pour ne pas tomber dans un guet-apens, mais même pour ne pas manquer, puisque l'occasion s'en présentait, de prendre son ennemi au piège.

...

Le lendemain était le jour fixé par Stéphane Dafflon. Après avoir étudié toute la nuit la vieille bâtisse de la rue de l'Hôpital et s'être convaincu qu'il n'y avait d'autre issue que la grande porte, après avoir prévenu ses hommes qu'il allait accomplir une expédition dangereuse, c'est avec eux qu'il arriva sur le champ de bataille. Il en postait au café New Bayerische.



La consigne était formelle: s'il apparaissait à l'une des fenêtres du troisième étage, ou s'il ne revenait pas après une heure, les agents devaient envahir la maison et arrêter quiconque essaierait d'en sortir.

L'inspecteur s'assurait encore que son revolver fonctionne bien, et qu'il pourrait le sortir facilement de sa poche, puis il monte.

Il a été assez surpris de revoir les choses comme il les avait laissées, c'est-à-dire les portes ouvertes et les serrures fracturées. Ayant constaté que les fenêtres de la chambre principale donnaient bien sur la rue, il visite les trois autres pièces qui constituaient l'appartement. Il n'y avait personne.

Avec une certaine satisfaction, Brossard murmure le fait que le grand Stéphane a eu peur..., mais une voix s'exclame simplement, derrière lui: " *Que t'es bête !* "

Il se retourne et voit sur le seuil un vieil ouvrier avec une longue blouse de peintre...

S: Cherche pas, c'est moi... je travaille depuis ce matin chez l'entrepreneur de peinture. En ce moment, c'est l'heure du repas. Alors, je suis monté...

...

Il observait Brossard avec un sourire joyeux...

S: Vrai !, c'est une satanée minute que j'te dois là, mon vieux... J'la vendrais pas pour 10 ans de ta vie, et c'est pendant, j't'aime bien ! Qu'en penses-tu, l'artiste ? Est-ce combiné, prévu ?, prévu de A jusqu'à Z ? J'l'ai t'i comprise, l'affaire ?

...

S: J'l'ai ti pénétré, le mystère de l'écharpe ?

Je n'te dis pas qu'il n'y avait pas des trous dans mon argumentation, des mailles qui manquaient à la chaîne, mais quel chef-d'oeuvre d'intelligence ! Quelle reconstitution, Brossard ! Quelle intuition de tout ce qui avait eu lieu, et de tout ce qui allait avoir lieu depuis la découverte du crime jusqu'à ton arrivée ici, en quête d'une preuve ! Quelle divination vraiment merveilleuse ! T'as l'écharpe ?

V: J'en ai une, oui, tu as l'autre ?

S: La voici... confrontons !

...

Ils étalaient les 2 morceaux de soie sur la table. Les échancrures correspondaient exactement et la couleur était identique...

S: Mais je suppose que tu n'es pas venu seulement pour cela. Ce qui t'intéresse, c'est de voir les marques du sang. Suis-moi, Brossard, le jour n'est pas suffisant, ici...

...

Ils passaient dans la pièce voisine, située du côté de la cour, et plus claire. Stéphane Dafflon applique son étoffe sur la vitre en laissant la place à Brossard... L'inspecteur sautait de joie. Distinctement, on voyait les traces des doigts et l'empreinte de la paume.

La preuve était irrécusable.

De sa main ensanglantée, de cette même main qui avait frappé Jenny Saphir, l'assassin avait empoigné l'étoffe et noué l'écharpe autour du cou...

S: Et c'est l'empreinte d'une main gauche, d'où mon avertissement qui n'avait rien de miraculeux, comme tu vois. Si j'admetts que tu me considères comme un esprit supérieur, mon bon ami, je ne veux cependant pas que tu me traites de sorcier !

...

Brossard a vite empoché le morceau de soie.

Stéfane Dafflon l'approuve...

S: Oui, mon grand, c'est pour toi. Ça me fait tant plaisir de te faire plaisir ! Et tu vois, il n'y avait pas de piège, rien que de l'obligeance..., un service de camarade à camarade, de copain à copain... Et aussi, je te l'avoue, un peu de curiosité... Oui, je voulais examiner l'autre morceau de soie...

...

Stéfane lui vante avec admiration la manière dont l'écharpe avait été fabriquée. Brossard le somme de rendre la moitié. Stéfane lui tend le morceau d'étoffe. Si Brossard avait maintenant l'écharpe complète, une colère bouillonnait en lui.

Il ne songeait qu'à une chose, appeler ses agents. Et comme la pièce où il se trouvait donnait sur la cour, peu à peu, par un mouvement tournant, il essayait de revenir à la porte de communication.

D'un bond, il sauterait alors vers la fenêtre et casserait l'un des carreaux...

S: Faut-il tout que vous en ayez une couche, toi et les autres ! Depuis le temps que vous tenez l'étoffe, il n'y en a pas un qui ait eu l'idée de la palper, pas un qui se soit demandé la raison pour laquelle la pauvre fille s'accrochait à elle...

...

L'inspecteur avait atteint son but.

Alors que Stéphane Dafflon s'éloignait de lui, il fait volteface, et il saisit la poignée de la porte, mais un juron lui échappe, car la poignée ne bougeait pas... Rapidement, Brossard a sorti son revolver et visait l'ennemi en pleine figure... Stéphane Dafflon se plante devant lui, en levant les épaules...

S: Ton ustensile ne fonctionne pas !

V: Quoi ?

S: J'ai fait remplacer les cartouches par des douilles vides pendant que tu prenais ton café au lait ce matin...

...

Brossard a eu un mouvement de rage, engaine l'arme, et se jette sur Stéphane Dafflon qui l'arrête net d'un coup de pied sur la jambe. Leurs regards se provoquaient, comme les regards de deux adversaires qui vont en venir aux mains. Pourtant, il n'y a pas eu de combat. Le souvenir des luttes précédentes rendait la lutte inutile. Brossard se rappelait toutes les défaites passées, ses vaines attaques, les ripostes foudroyantes de Stéphane Dafflon. Il ne bougeait pas.

Il n'y avait rien à faire, il le sentait. Stéphane Dafflon a pris une voix amicale...

S: N'est-ce pas ?, il vaut mieux en rester là. D'ailleurs, mon bon ami, réfléchis bien à tout ce que l'aventure t'a rapporté: la certitude d'un avancement prochain, la gloire... Tu ne voudrais quand même pas y ajouter ma pauvre tête... Ce ne serait pas juste. Sans compter que je t'ai sauvé la vie. Mais oui, Monsieur ! Qui donc vous avertissait ici même que Freitag était gaucher ? Et c'est comme ça que tu me remercies ? Pas chic, Brossard ! Tu me fais de la peine...

...

Tout en bavardant, Stéphane Dafflon s'était approché de la porte. Brossard a compris qu'il allait lui échapper. Oubliant toute prudence, il a voulu lui barrer la route et il a reçu un formidable coup de tête qui l'envoyait rouler jusqu'à l'autre mur. En trois gestes, Stéphane Dafflon ouvre la porte et il s'en va en éclatant de rire.

20 minutes après, Brossard a réussi à rejoindre ses hommes, l'un de ceux-ci lui dit...

...: Il y a un ouvrier peintre qui est sorti de la maison, comme ses camarades rentraient de déjeuner...

V: Laisse tomber... c'est fini...

...: Qu'est-ce qui est fini ?

V: L'enquête, voyons !

...: Ah... euh, bon, ok !

V: Va donc chercher cet enquêteur...

...: On plie, alors ?

V: Bien sûr !

...: Ça va, vous ?

V: Oui, ça va... allons allons... on rentre !

...: Okay, ne vous fâchez pas !

...

Ils se retrouvaient aux voitures et sans plus demander, ils repartaient tous, sans que Brossard ait donné d'explications. Du temps que l'inspecteur a mis pour rentrer au poste, il a eu le temps de réfléchir sur l'écharpe.

Il était content de l'avoir entière, et il se demandait alors, pourquoi Stéfane ne la lui avait pas donnée le premier jour, et pourquoi insister à voir l'autre bout.

Il se rappelait le récit de Stéfane à propos de cette magnifique étoffe, et soudain, dans ses mains, Brossard s'aperçoit que les extrémités qui se terminaient en une boule si joliment tricotée étaient maintenant plates.

C'est comme si, avant, il y avait donc quelque chose de caché à l'intérieur et que, maintenant, il n'y avait plus rien. L'inspecteur, livide, les yeux hagards, semblait ahuri, fasciné par la cachette. Il comprenait enfin toute la machination.

De retour au bureau, Brossard en avait sec de cette journée. L'enquête était terminée, il avait l'écharpe complète et Stéfane Dafflon était dans la nature. Brossard ne pouvait rien faire de plus, car dans un certain sens, on peut prouver que les extrémités de l'écharpe contenaient quoi que ce soit de valeur. Peut-être était-ce des noisettes ?

Non, Jenny Saphir n'aurait pas mis des noisettes. Brossard a mâchouillé un autre junon.

Et puis, à force de tourner tout cela, ne fallait-il pas récupérer l'écharpe ? C'était donc fait...

Vincent Dupertuis: Eh bien, Brossard ?

Brossard: Voici l'écharpe... et la voici complète...

V: En effet, c'est du bon travail !

B: Les traces sont nettes... meilleures à la lumière, et pas de doute, l'homme est gaucher !

V: Magnifique ! À moi de vous dire à qui elles sont, maintenant !

B: En effet !

V: Eh bien, Brossard... j'ai le sentiment que vous n'avez pas été assez bon sur cette affaire, enfin, c'est Dubois qui m'a touché un mot...

B: Oui, je sais... cela doit être le temps...

...

V: Oui, c'est possible... je connais quelqu'un qui ne peut rester en Suisse dès que le temps est humide...

B: Ah bon ?, et que fait-il ?

V: Il a une maison dans le sud de la France...

Il y passe quelques jours, laissant au temps de devenir meilleur et rentrer...

B: C'est pas une vie, ça...

V: Oh, j'imagine bien qu'un de ces quatre, il restera en France !

B: C'est ce que je ferais...

V: Bien, mon rôle est terminé ici, je rentre à Berne examiner cette écharpe...

B: Merci de votre aide...

V: Je suppose que l'on se reverra...

B: C'est bien possible...

...

De retour à Berne, Vincent a livré la pièce à conviction: une écharpe coupée en deux. Dans quelques heures, on saura avec certitude si Monsieur Freitag est vraiment le coupable...

M: Eh bien... que de surprises !

V: Eh oui... grâce à un individu anonyme...

M: Je n'aime pas beaucoup ça...

...

V: Il a tout vu, il a bousculé le coupable pour emporter l'écharpe...

M: Une partie...

V: Oui, trop empressé de la prendre...

M: Elle a donc une autre valeur...

V: Laquelle ?

M: À toi de me le dire...

V: On va l'examiner sous toutes les coutures, j'en saurai plus dans quelques heures...

M: Oui, demain, comme toujours...

V: On ne peut aller plus vite que la musique...

M: C'est bizarre tout de même...

V: Quoi donc ?

M: Tout ce ramdam pour une écharpe...

V: Qu'y a-t-il de bizarre ?

M: Je me le demande... il me semble pourtant que si c'est juste pour un bout de tissu, cela n'aurait pas dû prendre autant de temps...

V: En toute logique, oui...

M: Et ce peintre anonyme ?

V: Un peintre en bâtiment... je l'imagine, mais Brossard ne le nomme pas ainsi...

M: Comment ?

V: Eh bien... je ne lui trouve aucun nom...

M: C'est donc lui !

...



V: Sans doute... Brossard a eu une mauvaise passe,  
et ses rapports en pâtissent, selon son chef...

M: Mouais... bien, gardons cela au chaud tant que  
l'affaire n'est pas classée...

V: Il faudra que je retourne voir le juge...

M: Mais oui, mon cher Vincent...

V: Hum...

M: On ne t'a jamais promis des vacances en venant  
travailler ici...

V: Oh, je sais bien... et je ne pensais pas prendre  
des vacances, mais quand même faire moins  
de kilomètres !

M: Quand on aime, on ne compte pas !

V: Tu dis ça pour les vacances ou pour le travail ?

M: Vincent !?

...

V: Okay, je vais faire analyser l'empreinte...

M: Dis-moi...

V: Oui, quoi ?

M: Tu pensais à quelqu'un en particulier ?

V: Si tu penses à qui je pense en ce moment, alors non...  
moi, je ne le mets pas en premier sur la liste  
des suspects potentiels !

M: Ah, il y figure !

V: Oui, bien sûr, Raoul Petit figure aussi sur ma liste,  
mais tout en bas...

M: Pourquoi ?

V: Simplement parce que l'on entend plus parler de lui !

M: Et tous ces cambriolages, alors ?

V: Il n'est pas le seul à vouloir le profit des autres  
richetos qui se montrent !

M: Certes...

...

V: Il a peut-être donné de bonnes idées à une certaine couche de la population qui se retrouve au ras des pâquerettes...

M: Donc, toutes ces affaires sont l'oeuvre de petites gens...

V: Je le pense...

M: Des gens aussi malins que lui ?

V: On peut être malin et pauvre !

M: Oui, bon... la journée n'est pas finie...

V: Ouais... et je cours encore... à plus !

M: À plus !

...

C'est vrai que Vincent se déplaçait de plus en plus souvent par rapport aux premiers jours où il est arrivé ici. Cela ne le dérangeait pas, tant que le travail restait intéressant.

## Chapitre 2 : la mort qui rôde...

C'est à nouveau dans le Jura que Vincent est sollicité. Il se rend chez Mademoiselle Jeanne Duchêne au manoir de Doimont sur la commune de Soulce. Pour y arriver à coup sûr, il faut se munir d'une carte, et au mieux d'un aide-chauffeur. Autant dire tout de suite que si l'on n'y est jamais allé et que l'on y va seul, il y a de fortes chances de se perdre. La première chose est déjà d'arriver à Soulce. Sur ce coup-là, le GPS de Vincent dans sa belle Peugeot ne servait pas à grand-chose.

Les derniers kilomètres ne sont qu'un joli chemin, mais bien arrangé. Arrivé à la grille, fermée, il a dû attendre, car forcément, aucun signal n'arrivait à son téléphone. Il avait un peu d'avance sur l'heure du rendez-vous. Plus tard, il voit enfin une personne sur le chemin qui s'en vient gentiment vers la grille. C'était Mademoiselle Duchêne.

Au dernier bout, elle pressait le pas. Avant d'ouvrir la grille, Vincent se présente comme toujours et prouve son identité. La demoiselle a ouvert, mais au lieu d'aller au manoir, ils ont marché. Jeanne raconte alors que son père est souffrant et qu'elle a parfois peur malgré le personnel qui est aussi au manoir. Elle aimerait être sûre de sa tranquillité, mais surtout sûre de ne rien risquer. Il semble que des malheureux rôdent un peu partout, qui ne prennent aucun risque pour entrer dans les demeures et piller. Elle avait trop d'imagination, cependant, elle lisait les journaux. Vincent lui propose les services d'un garde du corps à sa place.

Ne sachant pas où en trouver, Vincent veut bien faire l'effort de chercher. Il lui demande aussi si elle a des amies ou des amis sur qui compter, au cas où... on ne sait jamais. Jeanne pense bien ne pas être en danger... et pour cause, elle a le numéro de téléphone de Vincent. Il riposte encore à dire que ce n'est pas son rôle. Il s'en retourne donc, et il se met en quête d'un garde du corps.

...

Quelques jours plus tard, juste pour faire plaisir à Jeanne, Vincent va visiter ledit manoir. Après avoir contourné les murs du manoir, il revient à son point de départ. Décidément, aucune brèche n'existait, et l'on ne pouvait s'introduire dans le vaste domaine de Doimont que par une petite porte basse et solidement verrouillée de l'intérieur, ou par la grille principale auprès de laquelle veillait le garde dans son pavillon. Reste donc à employer les grands moyens.

Pénétrant au milieu des taillis, il se dirige vers un endroit qu'il avait noté au cours de son examen.

À cet endroit, situé loin de la route, à la lisière d'un bois, de grands arbres plantés dans le parc débordaient le mur. Vincent fixe une pierre à l'extrémité d'une corde, et l'ayant lancée, attrape une grosse branche qu'il lui suffit dès lors d'attirer à lui et d'enjamber. La branche, en se redressant, le soulève. C'était un bête calcul de mathématiques basé sur les leviers et les vecteurs.

Il franchit le mur et saute doucement sur l'herbe du parc. C'était l'hiver. Entre les rameaux dépouillés, par-dessus le vallonnement des pelouses, il aperçoit au loin le manoir.

Craignant d'être vu, il se dissimule derrière un groupe de sapins. Là, avec ses jumelles, il étudie la façade mélancolique et sombre. Toutes les fenêtres étaient closes, comme défendues par des volets hermétiques. On aurait dit un logis inhabité. Ce n'était pas l'endroit idéal pour lui pour y finir ses jours.

Comme 15 heures sonnaient à une horloge au loin, une des portes du rez-de-chaussée s'ouvrait sur la terrasse, et une silhouette de femme, très mince, enveloppée dans un manteau, apparaît. La femme se promène de long en large durant quelques minutes, entourée aussitôt d'oiseaux auxquels elle jette des miettes de pain. Puis elle descend les marches de pierre qui conduisaient à la pelouse centrale, et elle la suit en prenant l'allée de droite. Vincent la voyait distinctement venir de son côté. Elle était grande, blonde, d'une tournure gracieuse, l'air d'une toute jeune fille. Elle avançait d'un pas allègre, regardant le pâle soleil de décembre. En s'amusant à briser les petites branches mortes aux arbustes du chemin.

Elle était arrivée à peu près aux deux tiers de la distance qui la séparait de Vincent, quand des aboiements furieux éclatent, et un chien énorme surgit d'une cabane voisine et se dresse au bout de la chaîne qui le retenait. La jeune fille s'écarte un peu et passe, sans prêter plus d'attention à un incident qui devait se reproduire chaque jour. Le chien redoublait de colère, debout sur ses pattes, et tirant sur son collier.

Plus loin, elle se retourne et elle fait un geste de la main. Le danois a eu un sursaut de rage, il recule et bondit de nouveau, irrésistible. La jeune fille pousse un cri de terreur folle.

Le chien franchissait l'espace, en trainant derrière lui sa chaîne brisée. Elle se mit à courir, à courir de toutes ses forces, et elle appelait au secours désespérément, mais en quelques sauts, le chien la rejoignait. Elle tombe tout de suite épuisée, perdue. La bête était déjà sur elle, la touchait presque. À ce moment précis, il y a eu une détonation. Le chien a fait une cabriole en avant, s'est remis d'aplomb, a gratté le sol à coups de patte, puis il s'est couché... Il s'est mis à hurler plusieurs fois, un hurlement rauque, essoufflé, qui s'achevait en une plainte sourde et en râles indistincts... et c'est tout.

Vincent accourt aussitôt, prêt à décharger son revolver une seconde fois. La jeune fille s'était relevée, toute pâle, chancelante encore. Très surprise, elle examine cet homme qu'elle ne reconnaissait pas, et qui venait de lui sauver la vie. Elle le remercie, car elle a eu très peur. Vincent ôte son chapeau et il se présente...  
Mais oui, c'est bien sûr !

Il se baisse vers le cadavre du chien, et il examine la chaîne à l'endroit où l'effort de la bête l'avait brisée. Il constate que c'est bien ce qu'il supposait. C'était un sabotage. Les événements se précipitent et il se dit qu'il aurait dû arriver plus tôt. Revenant vers la jeune fille, il lui dit vivement...

V: Mademoiselle, nous n'avons pas une minute à perdre. Ma présence dans ce parc est tout à fait insolite. Je ne veux pas qu'on m'y surprenne, et cela, pour des raisons qui vous concernent uniquement. Pensez-vous que du manoir, on ait entendu la détonation ?

...

La jeune fille semblait remise déjà de son émotion, et elle répond avec une assurance où se révélait toute sa nature courageuse.

Elle doutait qu'on ait entendu, ni son père qui est souffrant, couché depuis des mois et dont sa chambre donne sur l'autre façade, ni les domestiques qui habitent également et travaillent de l'autre côté. Elle disait que personne ne vient jamais par ici. Elle seule s'y promène. Il est donc peu probable qu'on l'ait vu, d'autant que ces arbres les cachent. Vincent lui demande de l'écouter. Il s'approche d'elle un peu plus, et il lui raconte une petite histoire sur le fait qu'il a recueilli les morceaux de la lettre déchirée par elle et jetée au bord du chemin, il y a 4 jours.

Jeanne Duchêne avait une certaine irritation d'apprendre que l'on ait pu lire ses mots. Vincent la prie de l'excuser, car ainsi, il est revenu pour la sauver. Il avait prononcé cette phrase d'une voix très nette. La jeune fille a eu un frisson...

J: Je ne suis pas menacée de mort...

V: J'ai bien peur que si, Mademoiselle. Vers la fin d'octobre, comme vous lisiez sur un banc de la terrasse où vous aviez coutume de vous asseoir chaque jour, à la même heure, un moellon de la corniche s'est détaché, et il s'en est fallu de quelques centimètres que vous soyez écrasée...

J: Un hasard... la corniche est très vieille...

V: Par une belle soirée de novembre, vous traversiez le potager, au clair de la lune. Un coup de feu a été tiré, la balle sifflait à vos oreilles...

J: Du moins, je l'ai cru...

...

V: Enfin, la semaine dernière, le petit pont de bois qui enjambe la rivière du parc s'écroulait au moment où vous passiez. C'est par miracle que vous avez pu vous accrocher à une racine...

...

Jeanne Duchêne essayait de sourire...

J: Soit, mais il n'y a là qu'une série de hasards, de coïncidences, ainsi je l'écrivais à Marceline...

V: Non, Mademoiselle, non. Un hasard de la sorte est admissible... 2, passe encore !, mais pas 3. C'est pourquoi je me suis permis de venir à votre secours. Comme mon intervention ne peut être efficace que si elle demeure secrète, je n'ai pas hésité à m'introduire ici autrement que par la porte. Il était temps, ainsi que vous le disiez. L'ennemi vous attaquait une fois de plus...

J: Comment ! Est-ce que vous pensez ? Non, ce n'est pas possible... Je ne veux pas croire...

...

Vincent prend la chaîne à terre et il lui montre l'anneau visiblement liné, car sans quoi, une telle chaîne n'aurait jamais cédé. Jeanne avait pâli, et l'effroi contractait son joli visage. Ça l'a fait balbutier...

J: Mais qui donc m'en veut ainsi ? C'est terrible... Je n'ai fait de mal à personne... Et pourtant, il est certain que vous avez raison...

V: Vous voyez...

J: Bien plus... je me demande si le même danger ne menace pas aussi mon père...

V: On l'a attaqué, lui aussi ?

...



J: Non, car il ne bouge pas de sa chambre, mais sa maladie est si mystérieuse ! Il n'a plus de forces..., il ne peut plus marcher... En outre, il est sujet à des étouffements, comme si son cœur s'arrêtait. Quelle horreur !

...

Vincent sentait toute l'autorité qu'il pouvait prendre sur elle en un pareil moment. Il lui demande de lui obéir aveuglément pour que le succès soit garanti. Il a cependant besoin de quelques renseignements. Coup sur coup, il lui pose des questions, auxquelles Jeanne Duchêne répond hâtivement.

Elle confirmait que le chien n'était jamais détaché, que c'est bien le garde qui le nourrissait et qui pouvait donc l'approcher sans être mordu, que Baptiste et les autres domestiques l'aiment beaucoup, qu'elle n'avait donc pas d'ami au manoir...

Elle n'a pas de frère, que seul, son père pouvait la protéger, encore que, vu son état... et quant à sa mère, elle ne se souvient même pas d'elle puisqu'elle est morte il y a 16 ans alors qu'elle-même avait 5 ans. À cette époque, ils vivaient à Moutier. C'est l'année suivante que son père a acheté le manoir. Vincent demeurerait quelques instants silencieux, puis...

V: C'est bien, Mademoiselle, je vous remercie.  
Pour le moment, ces renseignements me suffisent.  
D'ailleurs, il ne serait pas prudent de rester plus longtemps ensemble...

J: Mais, le garde trouvera ce chien tout à l'heure...  
Qui l'aura tué ?

...

V: Vous, Mademoiselle, vous, pour vous défendre contre une attaque...

J: Je ne porte jamais d'arme...

V: Il faut croire que si, puisque vous avez tué cette bête, et que vous seule pouvez l'avoir tuée... Je reviendrai dès ce soir... Ainsi donc, je vous le répète, soyez tranquille, je réponds de tout...

...

Jeanne le regarde, dominée et conquise par son air d'assurance et de bonne foi, elle dit simplement qu'elle était tranquille et lui donne rendez-vous ce soir, comme convenu. Elle s'éloigne.

Vincent la suivait des yeux jusqu'au moment où elle disparut à l'angle du manoir. Il s'est dit combien elle était belle et qu'il serait dommage qu'il lui arrive malheur. Peu soucieux qu'on le rencontre, l'oreille aux aguets, il visite le parc en ses moindres recoins, cherche la petite porte basse qu'il avait notée à l'extérieur, et qui était celle du potager.

Il ôte le verrou, et prend une empreinte de la clé cachée dans un trou pratiqué dans le mur. Puis il longe les murs, et se retrouve près de l'arbre qu'il avait escaladé. Il récupère sa corde, et deux minutes plus tard, il remontait dans sa voiture.

Le village de Soulce est à 4 kilomètres du manoir. Vincent s'informe facilement, et il apprend que le docteur Girard habitait à côté de l'église. Il sonne, et pénètre dans le cabinet de consultation. Il se présente comme enquêteur à la Police scientifique de Berne, et il réclame le secret.

Donc, ayant eu connaissance, par une lettre déchirée, des incidents qui avaient mis en péril la vie de Mademoiselle Duchêne, il venait au secours de la jeune fille. Le docteur Girard est un médecin de campagne. Il chérissait Jeanne. Il admit aussitôt, sur les explications de Vincent, que ces incidents constituaient les preuves indéniables d'un complot.

Très ému, il offre l'hospitalité à son visiteur et le retient à manger. Ils causaient ainsi bien longtemps.

Le soir, ils se rendaient ensemble au manoir.

Le docteur monte dans la chambre du malade qui était située au premier étage. Il demande la permission d'amener un de ses jeunes confrères, auquel il avait l'intention de transmettre sa clientèle, car désireux de repos. En entrant, Vincent aperçoit Jeanne Duchêne au chevet de son père. Elle a eu un geste d'étonnement, puis, sur un signe du docteur, elle sort. La consultation a alors lieu en présence de Vincent. Monsieur Duchêne avait une figure amaigrie par la souffrance et des yeux brûlés de fièvre. Ce jour-là, il se plaignit surtout de son cœur.

Après l'auscultation, il interroge le médecin avec une anxiété visible, et chaque réponse semblait un soulagement pour lui. Il parlait aussi de Jeanne, persuadé qu'on le trompait et que sa fille avait échappé à d'autres accidents. Malgré les dénégations du docteur, il était inquiet. Il aurait voulu que la police soit avertie et que l'on fasse des enquêtes. Son agitation l'épuisait, et il s'assoupit peu à peu. Dans le couloir, Vincent arrête le docteur...

V: Voyons, docteur, pensez-vous que la maladie de Monsieur Duchêne puisse être attribuée à une cause étrangère ?

G: Comment cela ?

V: Oui, supposons qu'un même ennemi ait intérêt à faire disparaître le père et la fille...

...

Le docteur Girard semblait frappé d'une hypothèse qui lui donnait à réfléchir...

G: En effet, cette maladie affecte parfois un caractère si anormal ! Ainsi, la paralysie des jambes qui est presque complète devrait avoir pour corolaire...

...

G: Un poison, alors..., mais quel poison ? D'ailleurs, je ne vois aucun symptôme d'intoxication. Il faudrait supposer... mais que faites-vous ? Qu'y a-t-il ?

...

Les deux hommes causaient alors devant une petite salle au premier étage, où Jeanne avait commencé son repas du soir, profitant de la présence du docteur chez son père. Vincent la regardait par la porte ouverte. Il la vit porter à ses lèvres une tasse dont elle but quelques gorgées. Soudain, il se précipite sur elle et lui saisit le bras...

V: Qu'est-ce que vous buvez là ?

J: Mais, une infusion..., du thé !

V: Vous avez fait une grimace de dégoût, pourquoi ?

J: Je ne sais pas, il m'a semblé... qu'il y avait..., une sorte d'ainertume... mais cela provient sans doute du médicament que j'y ai mêlé...

V: Quel médicament ?

J: Des gouttes que je prends à chaque dîner selon votre ordonnance, n'est-ce pas, docteur ?

G: Oui, mais ce médicament n'a aucun goût... Vous le savez bien, puisque vous en prenez depuis 15 jours...

J: En effet, et celui-là a un gout... ah, tenez,  
j'en ai encore la bouche qui me brule...

...

À son tour, le docteur Girard avale une petite gorgée de la tasse... et au gout, l'erreur n'est pas possible ! De son côté, Vincent examine le flacon qui contenait le médicament, et il demande où l'on range ce flacon dans la journée. Jeanne n'a pas pu répondre.

Elle avait porté la main à sa poitrine, et le visage blême, les yeux convulsés, elle paraissait souffrir infiniment. Les deux hommes la portaient vivement dans sa chambre et l'étendaient sur le lit... Il lui faudrait un vomitif.

Le docteur indique à Vincent où et quoi faire. Appelée par un coup de sonnette, la bonne accourt. Elle était plus spécialement au service de Jeanne. Vincent lui explique que Mademoiselle Duchêne était prise d'un malaise inexplicable. Il revient ensuite à la petite salle à manger, visite le buffet et les placards, descend à la cuisine où il prétend que le docteur l'avait dépêché pour étudier l'alimentation de Monsieur Duchêne.

Sans en avoir l'air, il fait parler la cuisinière, le domestique, et le garde Baptiste, lequel mangeait au manoir. En remontant, il retrouve le docteur. Jeanne dormait. Vincent n'avait rien suspecté. Restait à faire l'analyse du flacon, mais l'évidence est telle que c'en est presque inutile. Quant à savoir qui est l'auteur... Vincent ne pouvait pas se prononcer.

Il fait un résumé de la situation, et le docteur comprend tout le péril qui menace Jeanne et son père.

La situation était tragique, et il fallait redouter les pires événements. La mort était ici.

Ils décident de passer la nuit au manoir.

Il est convenu qu'ils dorment à tour de rôle.

En réalité, au milieu de la nuit, Vincent quittait la chambre sans prévenir son compagnon. Il fait une ronde minutieuse dans le manoir, et sort par la grille principale.

...

Vers 9 heures du matin, Vincent arrivait à Neuchâtel.

Il passe la journée à faire des recherches. À 18 heures, il repart précipitamment, et jamais il n'a pris autant de risque et de témérité qu'en effectuant ce retour à une vitesse folle.

C'était un soir brumeux de décembre, où la lumière des phares trouvait à peine les ténèbres. La grille du manoir était encore ouverte. Il entre et il monte le premier étage en quelques bonds. Dans la petite salle, personne.

Sans hésiter, sans frapper, il entre dans la chambre de Jeanne. Il a eu un soupir de soulagement en l'apercevant avec le docteur qui causaient assis l'un près de l'autre. Le docteur s'inquiétait de voir Vincent dans un tel état d'agitation.

Il n'avait rien de nouveau. Ils venaient de quitter Monsieur Duchêne qui avait mangé d'un bon appétit, après une excellente journée. Quant à Jeanne, elle avait déjà retrouvé ses belles couleurs. Vincent demande à partir, mais Jeanne rétorque que c'est impossible, et pourtant, Vincent insiste à dire qu'il le faut. Vincent avait dit ça en frappant du pied et avec une véritable violence.

Tout de suite, il se maîtrise, prononce quelques paroles d'excuse, puis il reste quelques minutes dans un silence profond que le docteur et Jeanne se gardaient de troubler. Enfin, il dit à la jeune fille...

V: Vous partirez demain matin, Mademoiselle, et pour une semaine ou deux seulement. Je vous conduirai chez votre amie de Bassecourt à qui vous écrivez. Je vous supplie de tout préparer dès ce soir, et ouvertement. Avertissez les domestiques...

J: Bien...

...

V: De son côté, le docteur voudra bien prévenir Monsieur Duchêne, et lui faire comprendre, avec toutes les précautions possibles, que ce voyage est indispensable pour votre sécurité. D'ailleurs, il vous rejoindra aussitôt que ses forces le lui permettront. Est-ce bien convenu ?

J: Oui, c'est entendu...

...

Elle était dominée par la voix impérieuse et douce de Vincent. Il lui recommande de faire vite et de ne pas quitter la chambre.

Quant à cette nuit, elle n'avait rien à craindre. De plus, s'il y avait le moindre danger, ils reviendront, le docteur et lui. Il lui demande enfin de n'ouvrir sa porte que si l'on frappe 3 coups très légers... Jeanne sonne aussitôt la bonne. Le docteur passe chez Monsieur Duchêne, tandis que Vincent se fait servir un petit encas dans la petite salle.

Au bout de 20 minutes, le docteur revient.

Monsieur Duchêne n'avait pas trop protesté, et lui aussi, il trouvait qu'il était bon d'éloigner Jeanne.

Ils se retirent tous deux et sortent du manoir.

Près de la grille, Vincent appelle le garde pour lui dire de fermer la grille et que si toutefois Monsieur Duchêne avait besoin d'eux, eh bien, qu'on les appelle aussitôt...

22 heures sonnaient à l'église de Soulce.

Des nuages noirs entre lesquels la Lune se glissait par moments pesaient sur la campagne. Ils ont fait les quatre kilomètres en peu de temps. Ils approchaient du village quand Vincent s'arrête. Il s'était fait une réflexion que si ses calculs étaient justes, s'il ne se trompait pas du tout au tout dans cette affaire, il y a que cette nuit, Mademoiselle Duchêne serait assassinée.

Le docteur n'en revenait pas...

G: Hin !, que dites-vous ?, mais alors, pourquoi sommes-nous partis ?

V: Précisément pour que le criminel qui suit tous nos gestes dans l'ombre accomplisse son forfait non pas à l'heure choisie par lui, mais à l'heure que j'ai fixée...

G: Nous retournons donc au manoir ?

V: Certes, mais chacun de notre côté...

G: Tout de suite, en ce cas...

V: Écoutez-moi bien, docteur. Avant tout, il faut déjouer toute surveillance. Pour cela, rentrez directement chez vous, et n'en repartez que quelques minutes après, lorsque vous aurez la certitude de ne pas avoir été suivi.

Vous gagnerez alors les murs du manoir vers la gauche, jusqu'à la petite porte du potager. Voici la clé...

Quand l'horloge de l'église sonnera 11 coups, vous entrerez et vous marcherez droit vers la terrasse, derrière le manoir....



V: La cinquième fenêtre ferme mal. Vous n'aurez qu'à enjamber le balcon. Une fois dans la chambre de Jeanne, poussez le verrou et ne bougez plus. Vous entendez, ne bougez plus, ni l'un ni l'autre, quoi qu'il arrive. J'ai remarqué qu'elle laisse entrouverte la fenêtre de son cabinet de toilette, n'est-ce pas ?

G: Oui, une habitude que je lui ai donnée...

V: C'est par là que l'on viendra, et que je viendrai aussi à mon heure...

...

Et quant à savoir qui est ce misérable, Vincent hésite, puis il répond qu'il ne sait pas et il insiste que quoiqu'il arrive, pas un geste. Le docteur lui donne sa parole, et il s'en va.

Aussitôt, Vincent retournait en forêt vers un monticule voisin d'où l'on apercevait les fenêtres du premier et du second étage. Plusieurs d'entre elles étaient éclairées. Il attend assez longtemps. Une à une, les lueurs s'éteignaient.

Alors, il repart en prenant une direction opposée, il bifurque sur la droite, et longe le mur jusqu'au groupe d'arbres, près duquel où la veille, il avait caché son auto. 11 heures sonnaient. Il calcule le temps que le docteur pouvait mettre à traverser le potager et à s'introduire dans le manoir. C'était facile... D'après lui, tout allait bien se passer, et il se devait d'être présent.

Il exécute la même manœuvre que la première fois, attirant la branche et se hissant sur le bord du mur, d'où il peut gagner les plus gros rameaux de l'arbre. À ce moment, il dresse l'oreille. Il lui semblait entendre un frémissement de feuilles mortes. Et, de ce fait, il discerne une ombre, qui remuait 30 mètres plus loin... Il était là, juste à temps.

Un rayon de lune passe. Distinctement, Vincent voit que l'homme épaulait. Il a voulu sauter à terre et se retourner, mais il sent un choc à la poitrine, perçoit le bruit d'une détonation. Il pousse un juron de colère, et dégringole de la branche, comme un cadavre...

...

De son côté, suivant les prescriptions de Vincent, le docteur Girard avait escaladé le rebord de la cinquième fenêtre, et il s'était dirigé à tâtons vers le premier étage. Arrivé devant la chambre de Jeanne, il frappe 3 coups légers. On lui ouvre, et pousse aussitôt le verrou.

Il dit tout bas à la jeune fille qui avait gardé ses vêtements du soir...

G: Étends-toi sur ton lit. Il faut que tu paraisses couchée.  
Il ne fait pas chaud ici. La fenêtre de ton cabinet de toilette est ouverte ?

J: Oui... Voulez-vous que...

G: Non, laisse-la... on va venir...

J: On va venir ?

G: Oui, sans aucun doute...

J: Mais qui est-ce que vous soupçonnez ?

G: Je ne sais pas... je suppose que quelqu'un est caché dans le manoir ou dans le parc...

J: Oh !, j'ai peur...

G: N'aie pas peur. Le gaillard qui te protège semble rudement fort et ne joue qu'à coup sûr. Il doit être à l'affut quelque part dans la cour...

...

Le docteur éteint la veilleuse. Il s'approche de la fenêtre, dont il soulève le rideau. Une corniche étroite, qui courait le long du premier étage ne lui permettant de voir qu'une partie éloignée de la cour. Il revient s'installer près du lit. Il s'écoulait alors des minutes très pénibles et qui leur parurent infiniment longues. L'horloge sonnait au village, et c'est à peine s'ils en percevaient le tintement, car inquiets. Ils écoutaient avec exaspération.

Subitement, un petit bruit les surprend. Un petit claquement s'était produit dehors, contre la corniche. Puis il y a eu une suite de bruits indiscrets, dont ils n'auraient su préciser la nature, mais ils avaient l'impression que la fenêtre voisine s'ouvrait davantage, car des bouffées d'air froid les enveloppaient.

Soudain, c'était très net. Il y avait quelqu'un à côté. Le docteur avait sa main qui tremblait un peu, il saisit son revolver. Il ne bougeait pas, se rappelant l'ordre formel qui lui avait été donné, et redoutant de prendre une décision contraire.

L'obscurité était absolue dans la chambre. Ils ne pouvaient donc voir où se trouvait l'ennemi, mais ils devinaient sa présence. Ils suivaient ses gestes invisibles, sa marche assourdie par le tapis, et ils ne doutaient pas qu'il n'ait franchi le seuil de la chambre... et l'ennemi s'arrêta. Ils en étaient certains. Il était debout, à quelques pas du lit, immobile, indécis peut-être, cherchant à percevoir l'ombre de son regard aigu.

Dans la main du docteur, la main de Jeanne frissonnait, glacée et couverte de sueur. De son autre main, le docteur serrait violemment son arme, le doigt sur la détente.

Malgré sa parole, il n'hésitait pas, que l'ennemi touche l'extrémité du lit, le coup partirait, jeté au hasard.

Si terrifiés qu'ils étaient, Jeanne et le docteur ne pensaient qu'à cela, voir et connaître la vérité, contempler le masque de l'ennemi. Il leur semblait que sa silhouette se détachait, plus noire sur l'espace noir, et que son bras se levait peu à peu. Une minute passe, et puis une autre.

Tout à coup, plus loin que l'homme, vers la droite, un bruit sec... Une lumière ardente jaillit et projetée contre l'homme, l'éclaira en pleine face, brutalement. Jeanne poussa un cri d'épouvante. Elle avait vu son père un couteau à la main au-dessus d'elle ! Presque en même temps, et comme la lumière était éteinte, une détonation...

Le docteur avait tiré...

V: Sacrebleu... ne tirez pas !

...

Vincent empoigne le docteur, qui suffoquait...

G: Vous avez vu... écoutez... il s'enfuit...

V: Laissez-le s'enfuir... c'est ce qu'il y a de mieux...

...

Vincent enclenche sa lampe de poche. Il court dans le cabinet de toilette, constatant que l'homme avait disparu, et revenant tranquillement vers la table, il allume la grosse lampe. Jeanne était couchée sur son lit, blême, évanouie.

Le docteur, accroupi dans un fauteuil, émettait des sons inarticulés...

V: Voyons, reprenez-vous. Il n'y a pas à se frapper, puisque c'est fini...

G: Son père... son père...

V: Je vous en prie, Docteur, Mademoiselle Duchêne est malade. Soignez-la...

...

Sans plus s'expliquer, Vincent regagne le cabinet de toilette et passe sur la corniche. Une échelle s'y trouvait appuyée. Il descend rapidement. En longeant le mur, plus loin, il se heurte aux barreaux d'une échelle de corde à laquelle il grimpe, et qui le conduisait dans la chambre de Monsieur Duchêne.

Cette chambre était vide...

V: " Parfait. Le client a jugé la situation mauvaise, et il a décampé. Bon voyage... Et, sans doute, la porte est-elle barricadée ? Justement... C'est ainsi que notre malade, roulant ce brave docteur, se relevait la nuit en toute sécurité, fixait au balcon son échelle de corde, et préparait ses petits coups. Pas si bête, le Duchêne... "

Il ôte les verrous et revint à la chambre de Jeanne. Le docteur sort et l'entraîne...

G: Elle dort, ne la dérangeons pas. La secousse a été rude, et il lui faudra du temps pour se remettre...

...

Vincent prend une carafe, se sert un verre d'eau, puis il s'assied, et, paisiblement...

V: Bah !, demain il n'y paraîtra plus...

G: Que dites-vous ?

V: Je dis que demain, il n'y paraîtra plus...

G: Et pourquoi ?

V: D'abord parce qu'il ne m'a pas semblé que Mademoiselle Duchêne éprouvait pour son père une très grande affection... Pensez à cela: un père qui veut tuer sa fille !, un père qui, pendant des mois, recommence 4, 5, 6 fois sa monstre tentative ! Voyons, n'y a-t-il pas là de quoi flétrir à jamais une âme moins sensible que celle de Jeanne ?

G: Quel souvenir odieux !

V: Elle oubliera...

G: On n'oublie pas cela...

V: Elle oubliera, docteur, et pour une raison très simple...

G: Mais parlez donc !

V: Elle n'est pas la fille de Monsieur Duchêne !

G: Hin, quoi ?

V: Je vous répète qu'elle n'est pas la fille de ce misérable...

G: Que dites-vous ?, Monsieur Duchêne...

V: Monsieur Duchêne n'est que son beau-père. Elle venait de naître quand son père, son vrai père est mort.

La mère de Jeanne épousait alors un cousin de son mari, qui portait le même nom que lui, et elle mourut l'année même de ses secondes noces. Elle laissait Jeanne aux soins de Monsieur Duchêne... Celui-ci l'emmenait d'abord à l'étranger, puis achetait ce manoir, et comme personne ne le connaissait dans le pays, il présenta l'enfant comme sa fille. Elle-même ignore la vérité sur sa naissance...

Le docteur demeurait confondu...

G: Vous êtes certain de ces détails ?

V: J'ai passé ma journée à l'administration de Neuchâtel. J'ai compulsé les états civils, j'ai interrogé deux notaires, j'ai vu tous les actes. Le doute n'est pas possible...

G: Mais cela n'explique pas le crime, ou du moins, la série des crimes...

V: Croyez-vous ? Eh bien si, et dès le début, dès la première heure où j'ai été mêlé à cette affaire, une phrase de Jeanne m'a fait pressentir la direction qu'il fallait donner à mes recherches. Elle avait presque 5 ans lorsque sa mère est morte... Donc, Mademoiselle Duchêne est sur le point de devenir majeure. Tout de suite, j'ai vu là un détail important.

...

V: La majorité, c'est l'âge où l'on vous rend des comptes... Quelle était donc la situation de fortune de Jeanne, héritière naturelle de sa mère ? Bien entendu, je ne songeai pas une seconde au père. D'abord, on ne peut imaginer pareille chose, et puis la comédie que jouait son beau-père impotent, couché, malade...

G: Réellement malade...

V: Tout cela écartait de lui les soupçons d'autant plus que, lui-même, je le croyais en butte aux attaques criminelles. Mais n'y avait-il pas dans leur famille quelque personne intéressée à leur disparition ? Mon voyage à Neuchâtel m'a révélé la vérité. Mademoiselle Duchêne tient de sa mère une grosse fortune dont son beau-père a l'usufruit. Le mois prochain, il devait y avoir à Neuchâtel, sur convocation du notaire, une réunion du conseil de famille. La vérité éclatait, c'était la ruine pour Monsieur Duchêne...

G: Il n'a donc pas mis d'argent de côté ?

V: Si, mais il a subi de grosses pertes à la suite de spéculations malheureuses...

G: Mais enfin, quoi ! Jeanne ne lui a pas retiré la gestion de sa fortune...

V: Il est un détail que vous ignorez, docteur, et que j'ai connu par la lecture de la lettre déchirée, c'est que Mademoiselle Duchêne aime le frère de son amie de Bassecourt, Marceline, et que Monsieur Duchêne s'opposant au mariage... Vous en comprenez maintenant la raison, et elle attendait sa majorité pour se marier...

G: En effet, en effet... c'était la ruine...

V: La ruine, oui. Une seule chance de salut lui restait, la mort de sa belle-fille, dont il est l'héritier le plus direct...

...

G: Certes, à condition qu'on ne le soupçonne pas...

V: Évidemment, et c'est pourquoi, il a machiné la série des accidents, afin que la mort paraisse fortuite... et c'est pourquoi, de mon côté, voulant précipiter les choses, je vous ai prié de lui apprendre le départ imminent de Mademoiselle Duchêne... Dès lors, il ne suffisait plus que le soi-disant malade erre dans le parc ou dans les couloirs, à la faveur de la nuit, et mette à exécution un coup longuement combiné. Non, il fallait agir, et agir tout de suite, sans préparation, brutalement, à main armée. Je ne doutais pas qu'il ne s'y détermine. Il est venu...

G: Il ne se méfiait donc pas ?

V: De moi, si. Il a pressenti mon retour cette nuit, et il veillait à l'endroit même où j'avais déjà franchi le mur...

G: Eh bien ?



V: Eh bien, j'ai reçu une balle en pleine poitrine, ou plutôt mon gilet a reçu une balle... Tenez, on peut voir le trou... Alors, j'ai dégringolé de l'arbre, comme un homme mort... Se croyant délivré de son seul adversaire, il est parti vers le manoir. Je l'ai vu rôder pendant 2 heures...

G: Mazette...

V: Puis, se décidant, il a pris dans la remise une échelle qu'il a appliquée contre la fenêtre. Je n'avais plus qu'à le suivre...

...

Le docteur réfléchit et dit...

G: Vous auriez pu lui mettre la main au collet, auparavant... Pourquoi l'avoir laissé monter ? L'épreuve était dure pour Jeanne et inutile...

V: Indispensable ! Jamais Mademoiselle Duchêne n'aurait pu admettre la vérité. Il fallait qu'elle voie la face même de l'assassin. Dès son réveil, vous lui direz la situation. Elle guérira vite...

G: Et Monsieur Duchêne...

V: Vous expliquerez sa disparition comme bon vous semblera..., un voyage subit..., un coup de folie... On fera quelques recherches... Et soyez sûr que l'on n'entendra plus parler de lui...

...

Le docteur hocha la tête...

G: Oui en effet... vous avez raison... Vous avez mené tout cela avec une habileté extraordinaire, et Jeanne vous doit la vie... Elle vous remerciera elle-même.  
Mais, de mon côté, ne puis-je vous être utile en quelque chose ? Me permettez-vous d'écrire, de louer votre conduite, votre courage ?, à votre supérieur ?

...

Vincent se mit à rire....

V: Certainement !, une lettre de ce genre me sera profitable.  
Écrivez donc à mon chef direct, l'enquêteur Maximine Delaroche à la police scientifique à Berne...

G: Qu'il en soit ainsi, je le ferai...

V: Voici ma carte, vous avez l'adresse...

G: Bien, je vous remercie pour tout...

...

Un peu plus tard, Vincent s'en va. L'affaire était classée.  
Il était aussi content de quitter ces lieux qui lui donnaient froid dans le dos. Ce n'est vraiment pas une maison pour lui.

. . .

Le lendemain déjà, Vincent retrouvait Maximine à l'auberge du Cheval Blanc...

V: Salut, chef !

M: Eh, chef... non, mais... salut...

V: J'ai visité ton manoir...

M: Mon manoir...

V: Très peu pour moi... trop rustique, froid, trop...

M: Bon, tant pis...

V: Pauvre fille...

M: Pourquoi pauvre ?

V: Oh... à cause de son beau-père...

M: Il est mort ?

V: À cette minute, je ne sais pas, mais il doit se ronger les sangs d'avoir effrayé sa fille depuis tant de jours...

M: Quoi ?, c'était lui ?

V: Oui, c'est lui qui la harcelait pour qu'elle ne se marie pas et récupérer son argent...

M: Le rustre...

V: Il mériterait une leçon, mais il est ruiné... sa fille, enfin sa demi-fille, je ne sais plus comment on dit...

M: Je crois que l'on dit filleule...

V: Peu importe, elle va se marier, c'est l'essentiel...

R: Bien...

... " Caisse ke jvous sert insieu ? "

M: D'abord, on dit "bonjour, ensuite, on ne mâche pas un chewing-gum en parlant, et on demande poliment: 'Que souhaitez-vous, Monsieur ?!...' "

...

M: 1 café et 1 cognac...

V: Moi, juste un café...

... " Bien, M<sup>o</sup>sieur " ...

M: Non, mais, je te jure, ces jeunes...

V: Laisse faire...

M: Pour qu'il ne se corrige pas ?

V: Ça lui passera avec les années...

M: Autant que ça lui passe tout de suite... visiblement,  
il n'a jamais été fessé, celui-là !

V: Bin voyons !

...

M: Oh ça va, le débat est inutile... ah, ces bonnes femmes !,  
je te jure !

V: Arianna ?

M: Une exception, une perle, mes enfants sont des anges  
à côté de celui-là !

V: Des anges avec des ailes ?

M: Pas encore, mais s'ils restent bien sages... qui sait...

...

V: Tiens, ça, ce serait bien drôle !

M: Quoi donc ?

V: Tous les enfants qui naissent sont des anges, mais  
s'ils font, ne serait-ce une bêtise, ils deviennent  
des humains !

M: En effet, ce serait bin étonnant... eh, dis, c'est  
Madelmoiselle Jeanne qui te fait cet effet-là ?

...

### Chapitre 3 : Dominic nique...

Quand Raoul flaire une nouvelle affaire, il s'en va enquêter seul. Les gars ont donc du répit, mais pas bien longtemps. Le patron les appelle souvent à n'importe quelle heure, même la nuit, pour se préparer ou se rendre quelque part. Il leur donne ses instructions codées, de façon à ce que même si on les écoutait, et la Schwitzcoim écoute... personne ne serait capable de traduire les ordres.

Raoul a son monde, et le dernier arrivé est Dominic. Comme il est encore jeune ou parce qu'il est jeune, il n'a pas toujours du travail ou alors un travail à la hauteur de son âge. Palefrenier à la ferme du château de Saint-Barthélémy avait été une bonne expérience, même avec Georges Perreten. Ça lui changeait de son ancienne affectation. Dominic espérait pourtant plus, et même participer plus activement aux affaires de Raoul.

Raoul doit lui inculquer bon nombre de trucs pour se départir de situations délicates. Dominic apprend vite. Il a déjà de très bonnes notes quant à se maquiller... mais Raoul n'est pas homme qui se laisse avoir, même avec un visage maquillé. Raoul lui a donc proposé de se trouver un travail où il pourrait s'absenter, parfois, pour n'importe quelle raison. Ainsi, il s'est trouvé un joli job, et il a dit à son patron qu'il était surveillant de réserve.

Si un pompier peut être amené à quitter son travail à n'importe quel moment, et en urgence, Dominic étant surveillant, et de réserve, il avait d'autres ordres et plus de flexibilité.

Il avait surtout moins d'urgences. Par contre, quand il s'absentait, ce n'était jamais que pour quelques heures, mais au moins pour la journée, voire deux jours, et même bien plus longtemps.

Son patron était parfois ennuyé, mais dans le fond, comme Dominic revenait toujours, et cela ne posait pas trop de problèmes. Il a aussi des jours de congé, mais c'est en rapport avec les jours qu'il travaille, sans quoi, il pourrait être tout le temps en congé. Dominic trouvait que c'était une bonne idée.

Raoul lui a acheté une petite voiture, et ainsi, il est mobile. Il préférerait une voiture à la moto, par exemple, car il pouvait être amené à emporter du matériel dont Raoul aurait besoin. Ainsi, il donc était libre.

Quand il est en affaires, alors, tout change. Il lui arrive même de cohabiter avec Raoul ou les gars, et ce n'est pas toujours évident. Quand Raoul s'en va de bon matin, c'est qu'il a bien des choses à faire. Il revient à son heure. Si Dominic n'a rien à faire, il peut jouer avec sa petite console, mais il doit rester aux aguets. Lire les journaux passe aussi le temps.

Il avait aussi pu louer un studio pour avoir un chez lui où il n'y avait que sa personnalité qui était présente, cela va de soi. Personne ne savait où il habitait... surtout sous le nom de Jean Baptiste Ducommun. Quand il avait congé, il appréciait dormir dans son lit. C'est seulement là, chez lui qu'il pouvait se ressourcer.

Le matin, forcément, il en profitait.

Quand on vient le déranger, il sait tout de suite que c'est Raoul ou un gars... mais il peut y avoir les voisins qui s'inquiètent... et un matin, on sonne. Il dort encore, et il peine à se lever. S'il n'a pas fait la fête, il a la tête dans le brouillard pendant au moins 30 minutes.

JB: Ouais, c'est qui ?

...: La Poste... un recommandé...

JB: Okay...

...

Il ouvre. Il voit alors un homme. Rien d'extraordinaire, car il y a des postiers et des postières... et des portières, aussi...

JB: Bonjour...

...: Bonjour, Monsieur Ducommun...

JB: Alors, c'est quoi ?

...: Un recommandé... faut signer, ici, sur mon bidule...

JB: Pouah... c'est quoi, c't'affaire ?

...: Appelons ça un jouet pour postier... tout est enregistré, et quand vous aurez signé, je valide... et dans les 30 secondes qui suivent, celui qui vous a envoyé cette lettre recommandée saura que vous l'avez reçue en mains propres...

JB: Mouais... j'ai les mains propres...

...: Je veux dire...

JB: Ne dites rien, c'est okay pour moi...

...: Bien, je vous souhaite une bonne journée...

JB: Mouais, je vais essayer, mais avant, je retourne dormir...

...

Dominic referme la porte, dépose la lettre sur le guéridon et il va se recoucher.

Vous imaginez bien que le postier a continué sa tournée...

Quelques minutes, on sonne à nouveau...

Il s'était à peine endormi qu'il n'avait pas envie de se relever... sauf que le gong continue son tintement de manière régulière. Ne pouvant plus s'endormir, et parce que cela commençait à l'agacer, il se relève et retourne à la porte...

JB: Ouais, c'est qui ?

...: La Poste... un recommandé...

JB: Encore !?

...

Dominic ouvre...

...: Je suis navré de vous déranger une deuxième fois...

JB: Vous avez oublié une autre lettre ?

...: Non, non, mais en fait, je suis ennuyé...

JB: C'est à dire ?

...: Voilà, c'est bien simple... j'ai un autre recommandé...

JB: Donnez, je signe...

...: C'est-à-dire qu'il est destiné à une autre personne que vous...

JB: Ah, dans ce cas... je ne vais pas signer...

...: Mon problème est que je ne trouve personne de ce nom sur les boîtes à lettres...

JB: Eh bien, retournez le courrier...

...: Oui, je peux le faire, mais avant, je voulais tout de même vous demander si vous connaissiez cette personne...

JB: Pourquoi à moi ?



...: Encore navré de vous déranger... le fait est que  
je crois bien que vous êtes le seul locataire  
à être présent en ce moment dans l'immeuble...

JB: C'est bien possible... et c'est bien pour ça que  
je dors si bien le matin...

...: Vous dormiez ?, je suis navré...

JB: Bon, et votre lettre, alors ?

...: Oui... pardonnez-moi encore...

JB: Je crois que je vais être réveillé, maintenant...

...

...: Voilà... Dominic Charlier...

...

Là, Dominic a été complètement réveillé et brusquement.  
Qui donc pouvait bien envoyer un courrier à ce nom, ici...  
alors que personne ne sait qu'il habite ici sous ce nom.  
Il n'y avait que Estelle qui puisse lui envoyer  
une telle lettre recommandée...

JB: Qui donc ?

...: Voilà... Dominic Charlier...

...

Le postier ne pouvait pas se tromper, car en effet,  
c'était bien le nom inscrit sur l'enveloppe et avec  
la bonne adresse...

...: Ça ne va pas, Monsieur ?

JB: Je n'ai pas encore déjeuné, cela doit être ça...

...: Je vous aide...

...

*Le postier aide Dominic à s'asseoir à la cuisine...*

...: Je vous sers un café ?

JB: Non, un lait chocolat...

...: Pas de problème, je vais vous trouver ça...

JB: Pouvez-vous aussi refermer la porte ?

...: Bien sûr, tout de suite !

...

*Le postier referme la porte, et il revient à la cuisine et sert un bon chocolat chaud avec du pain et de la confiture... et... c'est comme s'il connaissait bien où tout était rangé...*

JB: Je vous remercie... et je dois bien admettre que c'est du service rapide... C'est bien étonnant que vous sachiez où se trouvent toutes mes affaires...

...: Je n'étonne moi aussi... c'est rangé comme chez ma grand-mère !

JB: Votre grand-mère !?

...: Oui, exactement pareil !

JB: Bien...

...

*Et là, le postier regarde manger Jean-Baptiste qui ne s'inquiète pas tout de suite de cette anomalie... car d'ordinaire, les postiers sont extrêmement pressés de faire leur tournée...*

JB: Voulez-vous un café, peut-être ?

...: Oh, merci, je n'osais pas vous le demander...

JB: C'est...

...: Pas de problème, je gère...

JB: Okay...

...

Le postier se sert d'une tasse de café, puis de lait...  
 et il sort de sa besace... un petit sachet de papier...  
 qui contient... un croissant. Il le savoure...

JB: Eh bien, un postier comme vous... je n'en ai encore  
 jamais rencontré...

...: En effet, c'est mon premier emploi à la Poste...

JB: Oh, je veux dire... un postier qui prend son temps...

...: Oh, mais pour vous, je prendrais toujours mon temps...  
 sauf si c'est urgent...

JB: Qu'est-ce qui est urgent ?, ou qui ne l'est pas...

...: Le recommandé !

JB: Ah... euh... mais vous savez ce qu'il contient ?

...: Non, bien sûr, je ne peux pas le savoir, mais en tenant  
 l'enveloppe entre mes mains, je peux ressentir la nature  
 urgente ou non de son contenu...

JB: Et comment faites-vous ça ?

...: Je ne le sais pas moi-même... c'est inné !

JB: J'aimerais aussi avoir des pouvoirs, parfois...

...: J'imagine que tout le monde aimerait...

...

JB: Hum... bien, je vous remercie...

...: La lettre...

JB: Ah, oui... mais elle n'est pas pour moi !

...: Eh bien... je vous la donne tout de même, moi,  
 je ne sais pas quoi en faire...

JB: Bah...

...

Dominic s'apprête à l'ouvrir...

...: Ne faites pas ça !

JB: Je veux savoir qui envoie cette lettre pour  
 la lui retourner !

...: Ah... oui, c'est une idée...

...

Dominic ouvre l'enveloppe, déplie le papier qui ne contenait pas d'adresse, mais juste ces mots:

*Je te souhaite une bonne journée...*

*Raoul.*

D: Quoi !?

...: Une mauvaise nouvelle ?

D: Une plaisanterie !

...

Dominic relève la tête vers ce postier... et il le regarde intensément pour mieux le deviner et arriver à la conclusion que ce postier n'était pas un postier, mais que c'était tout simplement son boss...

D: R... Raoul !?

R: Eh bien, t'en as mis du temps !

D: Purée !!!

...

R: Eh bien, tu manques de sommeil et de diligence !

D: Hum... désolé... je dormais, moi !

R: Et alors ? Ne t'ai-je pas dit de toujours te méfier ?

D: Bien sûr... mais la Poste !

R: La Poste aussi !

...

D: Merci pour le déjeuner... je comprends tout, maintenant...

R: As-tu lu ton courrier ?

D: Bien ouais !

R: Pas guilà... l'autre !

D: Bin non !

R: T'aurais dû !

D: Sachant que cela vient de toi, maintenant, bien sûr...

R: Désolé, cela ne vient pas de moi...

D: C'était qui, alors ?

R: Ta petite amie...

D: Nan !!!

...

R: Les impôts !

D: Un recommandé !?

R: Banane !

D: Quoi ?

R: C'était juste moi, le postier, pour te réveiller, pas pour la lettre que j'ai prise dans ta boîte, et que j'ai estampé du recommandé et mis une étiquette d'usuète...

D: Et j'ai signé quoi ?

R: Sur mon téléphone !

D: Nin !!!

R: Regarde !

D: Ton téléphone... et bricolé avec un stylet et une boîte... mais c'est n'importe quoi !

R: Oui !, et j'ai pu voir ton degré de fiabilité !

D: Mais j'ai cru au postier, moi et en plus... ce courrier adressé à Monsieur Jean-Baptiste Ducommun !

R: Okay... mais le deuxième...

D: Ma foi, j'y ai cru... jusqu'à l'annonce de mon nom...

R: Il fallait bien que je te réveille !

D: Oui, bin, ça m'a bien réveillé !

R: Et alors ?

D: Je me suis dit que cela pourrait être Estelle...

R: Ah, bin ouais, c'est vrai... mais non, voyons, elle t'a oublié !

D: J'espère bien...

R: Bien, sais-tu quoi ?

D: Dis-moi...

R: Je propose que tu ailles te prendre une douche,  
et pendant ce temps, moi, je fais la vaisselle !

D: Alors, là, il va neiger !

R: Tu doutes de moi ?

D: Je ne t'ai jamais vu faire la vaisselle !

R: File te doucher, on en reparle après !

...

Dominic était soulagé, et il est allé se doucher.

Pendant ce temps, Raoul a fait la vaisselle.

Si cela pouvait être étonnant, pour Dominic, c'est simplement parce qu'il n'habite pas avec Raoul. En mission, il y a toujours une femme de ménage dans les parages.

Plus tard, Dominic revient bien réveillé, frais et dispo et bien habillé pour une nouvelle journée...

R: Oh, où vas-tu comme ça ?

D: Euh... on ne part pas ?

R: Non... mais si tu as un rendez-vous, je te laisse...

D: Non, non... en venant ici, je pensais que nous repartirions sur une nouvelle affaire...

R: Eh, non, mon cher... j'ai décidé de faire une pause...

D: Quelle bonne idée !, et tu te déguises en postier pour venir me le dire !

R: Un postier apporte les nouvelles !

D: Hum...

R: Alors, ton boulot ?

D: Ça va toujours très bien, et je t'en remercie...

R: Bien... et ça t'ennuie si je reste un peu ?

D: Si c'est juste quelques heures, pas de problème...

R: C'est ça...

...

D: Et Carnélia ?

R: Que fais-tu ?

D: Je vais me changer, je ne vais pas rester comme ça...

R: Ne range pas trop loin, alors !

D: Pourquoi ?

R: Tu peux les remettre pour ce soir...

D: En quel honneur ?

R: Un souper !

D: Ah...

R: Chez Carnélia... sur sa terrasse...

...

D: Dis...

R: Oui...

D: Ne voudrais-tu pas, toi aussi, avoir une maison ?

R: Que veux-tu dire ?

D: Une maison comme j'ai cet appartement !

R: Ah, non... trop risqué ! Je préfère avoir vingt appartements qu'une seule maison !

D: C'est toi qui vois...

R: Cependant, Carnélia a sa maison...

D: Celle de son faux beau-père !

R: Et alors ?, maintenant que je l'ai à la bonne, qu'il me lèche dans les mains, c'est une image, il fait comme si...

...

D: Et le mariage, tu y as songé ?

...

R: Quelques fois, mais pourquoi s'encombrer de tant de procédures pour vivre ensemble !, hin ?

D: Mouais... parfois, c'est vrai que...

R: Pour être poings liés ?, je ne pourrais pas exercer mon métier... une femme ordinaire serait très jalouse !

D: C'est bien possible...

...

D: Et pourquoi ne pas l'inviter dans la bande ?

R: Je l'aime trop !, mais dans l'affaire des plantes vertes, alors qu'il n'y avait aucun risque, elle nous a aidés !

D: Ah !, je ne savais pas...

R: Ton rôle a été succinct...

D: C'est vrai...

R: Bon... maintenant que tu es changé, peut-on aller nous balader ?

D: Je veux bien, mais toi, en postier ?

R: Sacrebleu !, c'est vrai... je vais immobiliser ta salle de bain pendant un moment !

D: Fais !

R: Je te laisse les accessoires, si tu veux jouer le postier...

D: Pas de problème !

...

Dominic était content de la visite de ce postier.

Quant à la balade, ma foi, pourquoi pas.

Ça va lui changer de l'ordinaire.

Maintenant, sa seule crainte est d'aller se balader avec son grand-père, et cela ne l'étonnerait pas qu'il en soit ainsi.

Raoul a parfois des idées de génie pour se maquiller simplement et passer pour n'importe qui... ou presque, car il ne peut pas changer de taille. En conséquence, si c'est un grand-père, il aura une taille un peu plus grande qu'une personne âgée.

Dominic s'est installé sur le canapé avec le journal, car il ne voulait pas se lancer dans un jeu vidéo.

Les nouvelles d'hier étaient encore fraîches, car il a appris qu'une nouvelle fois, le train LEB avait de nouveau des problèmes.



Il semble que cette fois, le ras-le-bol l'emporte chez les usagers. C'est un peu le comble, car on prône les transports publics pour faire des économies, et les transports sont défaillants.

Il faut aussi dire que depuis que la nouvelle rame a été mise en service, le train n'a jamais eu de problème pendant trois ou quatre ans, si ce n'est cinq, donc... c'est que le train est en quelque sorte déjà usé, mais après cinq années, on peut estimer que cela soit un peu normal.

Le vrai problème est que les usagers ne veulent pas savoir si le train est usé... il doit fonctionner coûte que coûte. Plus tard, Raoul sort enfin de la salle de bain...

D: Ha !, je l'aurais parié !

R: Quoi donc !

D: Tu veux aller te balader comme ça ?

...

R: Eh bien, mon petit... tu ne peux pas accompagner ton grand-papa au centre commercial ?

D: Si tu insistes...

R: Je veux aller voir les petites caissières du supermarché !

D: Raoul !?

J: Jules, s'il te plaît !, appelle-moi Jules ou Grand-papa, ou Pépé !

D: D'accord, Pépé... je vais t'emmener...

J: Peut-on aller manger au...

D: Ah, non, pas le Macdo !

J: Non, mon petit, je n'aime pas les frites ! Non, je pensais au restaurant italien !

D: Ah, je sais pourquoi !

J: Pourquoi ?

D: Pour la serveuse !

J: Oui !, la serveuse !, tu ne l'aimes pas ?

D: Si, j'aime la voir !

J: Et tu ne voudrais pas la voir dans ton lit ?

D: Raoul !?, m'enfin !

J: Jules !

D: Grand-papa... laisse-moi gérer mes rencontres...

J: Ouais, ouais, mais n'oublie pas de te couvrir !

D: Quoi ?, il va pleuvoir ?

J: Dom ! La nuit ! Dans le lit !

D: Ah ! Je ne répondrais pas...

...

J: Tu es prêt, mon petit ?

D: Oui, me reste les clés...

J: Là !, voyons !

D: Oui, merci !

...

D: As-tu besoin d'aide ?

J: Je crois que ça va aller...

...

Et c'est ainsi que Raoul-Jules est parti avec Dominic pour une balade. Elle a commencé par la route, puis une forêt que Pépé a demandé à aller voir. Puis ils sont repartis pour aller au centre commercial et ils y sont restés pendant deux heures.

Au restaurant italien, Pépé n'a pas cessé de taquiner Dominic à propos de la serveuse qui était sans doute la plus jolie serveuse de tout le centre commercial. Dominic en avait un peu marre, mais il n'allait pas s'en aller sans son grand-père...

Bien plus tard, donc... ils repartent en direction du sud, vers Echallens. C'est à mi-chemin que Pépé a de nouveau voulu faire halte dans une forêt, et c'était pour faire la sieste. Ils se sont installés simplement sur une couverture, car Dominic a toujours de quoi faire dans sa voiture.

Il est près de 16 heures quand ils repartent. Vers la demie, ils arrivent à la ferme. Pépé est allé voir les chevaux avec Dominic qui l'a suivi pour le principe.

Plus tard, satisfaits, ils sont allés à l'habitation. Après être entré, une fois à l'appartement de Camélia, Pépé a tout de suite retrouvé l'apparence de Raoul. Dominic est allé à sa chambre de lad près du galetas, pour voir s'il y avait des messages et y répondre.

Le seul était l'invitation de Camélia pour le repas de ce soir. Il n'avait pas à y répondre. Il a pu ranger ses habits de travail que la bonne dépose toujours au pied du lit. Camélia était bien contente de revoir son ami Raoul, et le voir avec une autre tête n'était pas inhabituel. Rapidement, Pépé est donc redevenu Raoul...

C: J'aime mieux te voir ainsi...

R: Moi, j'aime te voir telle que tu es toujours...

C: Je n'ai pas trop aimé jouer la dame blonde...

R: Excuse-moi de t'avoir demandé ça, c'est exceptionnel...

C: Passons... mais j'aimerais mieux un autre rôle...

R: Je vais y songer... lequel ?

C: La mariée !

R: Tiens, j'en ai parlé aujourd'hui, avec Dom !

C: Ne le taquine pas, s'il te plaît...

...

R: Mais que veux-tu ? C'est la chanson !  
 " Dominic nique nique... "

C: Ça n'a rien avoir !

R: Ah non ?

C: Non ! C'est pour la rime et pour le nombre  
 de pieds nécessaires...

R: C'est quoi cette histoire de pieds ?

C: Raoul !? Les vers se comptent en pieds !

R: Et les verres de vin aussi ?

C: Quel rapport ?

R: Les pieds !

C: Mon cher Raoul... il y a des moments où  
 tu es resté un enfant...

R: Autant ça que de vouloir diriger le monde !

C: C'est ça... et pour le rôle ?

R: Je vais y réfléchir... cela devrait pouvoir  
 se faire...

C: Je ne te demande pas quand !

R: À ça...

...

C: Et le nôtre ?

R: Notre quoi ?

C: Le mariage !

R: On en a déjà parlé... à quoi bon ? N'est-on pas bien  
 ensemble comme ça... à faire des balades à cheval,  
 tous deux libres comme des papillons... je travaille,  
 tu t'occupes, même que Dom nous aide...

C: J'aime bien, je ne dis pas, mais j'aimerais te voir  
 plus souvent...

R: Ah, ça... ce n'est pas facile pour moi... quand  
 je suis sur une affaire, je dois aller jusqu'au bout,  
 ou abandonner, mais je ne suis pas de ceux qui  
 abandonnent...

...

C: *Mouais, je le sais déjà... mais au fait, tu restes combien de temps ?*

R: *Un temps... plus ou moins long, cette fois...*

C: *C'est une bonne nouvelle !*

R: *Il paraît que Maximine en a un peu marre de courir... et Vincent veut que je fasse une pause...*

...

C: *Je te reconnais bien, là, pour faire courir, mais pour Vincent... n'est-ce pas trop dangereux ?*

R: *Ma foi... c'est lui qui prend les risques...*

C: *Et pas toi ?*

R: *Pas vraiment...*

C: *Bon, admettons... es-tu prêt ?*

R: *Oui, je suis de nouveau Stéphane !*

C: *À la bonne heure !*

...

*Ils ont quitté la chambre pour aller sur la terrasse où se préparaient les festivités du soir.*

*Ils avaient encore deux bonnes heures avant que le repas soit servi. Donc, ils pouvaient se prélasser avec le soleil et siroter un apéritif.*

*Monsieur Georges est arrivé plus tard, car toujours très occupé, même pour samedi. Stéphane ne voulait pas connaître son emploi du temps, car il savait que ce n'était plus que de la politique locale. Camélia l'écoutait plus facilement, car elle l'avait toujours fait par le passé, et Monsieur Georges aimait bien avoir son avis sur certains sujets, mais pas directement le sujet, mais sur la manière de poser le pour ou le contre de telle ou telle situation. Il voulait juste avoir l'avis de sa fille qui lui faisait une réflexion en profondeur.*

Plus tard, les autres invités arrivent, et parmi eux, Dominic. Il avait ce passe-droit grâce à Raoul... euh, Stéphane. Monsieur Georges l'avait accepté pour être de ses invités parce qu'il travaillait avec Stéphane. Quant à savoir qu'il était surveillant, bien sûr, mais que pouvait-il surveiller ?

Encore plus tard, le repas était servi, toujours sur la terrasse. La soirée promettait d'être idéale pour ce genre d'activité. Les discussions tournaient autour des faits de l'actualité, d'abord celle de la région, puis du pays et enfin, on osait plaider sur des faits qui s'étaient passés bien loin de la ferme.

Étonnamment, personne n'a parlé de Raoul ou de ses nombreux homonymes. Il était content, car il aurait pu être gêné en face de personnes qui parlent de lui. Peut-être, aurait-il été tenté de trop en dire et de se dévoiler. Ça aurait été pire que tout.

Un peu avant la nuit tombée, alors que l'on avait déjà enclenché les lampions, tous se sont décidés pour dire que la soirée avait été merveilleuse à souhait. Tous les invités sont partis. Les hôtes sont restés juste le temps de voir que les employés de maison avaient commencé leur travail de rangement.

En peu de temps, ils sont à l'intérieur. Monsieur Georges propose un dernier verre, mais Carnélia refuse et Stéphane aussi. Dominic n'était pas du genre à rester, il avait déjà gagné sa chambre, et il savait qu'il allait dormir plus longtemps puisque demain est un dimanche.

...

Et c'est ainsi que Stéphane passe quelques jours à la campagne avec Carnélia. Dominic a bien sûr préparé les chevaux pour une jolie balade dominicale... et de même tous les jours de la semaine qui a suivi. Il avait la lourde responsabilité de feuilleter les journaux avant Stéphane pour voir s'il y avait des nouvelles particulières.

S'il n'y avait rien de particulier, il écrivait le mot "mélodie" tout en haut à droite de la première page.

S'il y avait quelque chose de particulier, il pouvait écrire "rhapsodie" ou "concerto" suivi d'un nombre qui représentait la page et la position de l'article. Une fois, il a écrit "concerto 063", et cela voulait dire qu'il y avait un article de moyenne importance à la page 6 dans le trier du bas.

Cette semaine avait donc été calme, et c'était tant mieux. Dominic n'est resté que les lundi et mardi, car il avait son travail. Il pouvait envoyer un sms avec le rapport des journaux, selon la même méthode.

...

À Berne, Maximine et Vincent ont eu pas mal à faire, mais chose étonnante, aucune nouvelle de Raoul ou de Stéphane si tel est son prénom. Chercher un fantôme n'était vraiment pas évident... comme s'il fallait le saisir dans le brouillard.

Vincent n'a bien sûr rien dit, laissant Maximine s'étaler dans ses enquêtes. Même les deux fois où ils étaient ensemble, Maximine n'a pas fait de rapprochement. Les enquêtes étaient plus pointues et il devait être évident que le responsable était quelqu'un d'autre.

Si la semaine avait passé calmement, la suivante a été encore plus calme. Vincent espérait bien des choses. Il a eu le temps de rattraper ses rapports. Maximine s'est étonné, une fois de plus, de ne pas avoir été appelé pour une affaire étrange. Il s'en félicitait.



*... à suivre dans le prochain épisode...*

